

Du côté de chez l'autre

par Alan AYCKBOURN

Adaptation de Francis VEBER

Personnages

Frank Foster

Florence Foster

Bob Phillips

Teresa Phillips

William Featherstone

Mary Featherstone

ACTE I

Premier tableau

Le rideau se lève et révèle le décor principal qui représente deux salles de séjour. Non pas deux pièces séparées, mais deux mobiliers installés dans le même espace et chevauchant l'un sur l'autre; seuls la couleur des meubles et leur style indiquent clairement à quelle pièce ils appartiennent.

Le mobilier des Foster (Florence et Frank) se compose d'un canapé, d'un fauteuil assorti et d'une petite table à café.

Celui des Phillips (Teresa et Bob) est identique mais plus moderne, « dans le vent ».

Deux entrées.

C'est jeudi matin, de bonne heure.

Frank entre en survêtement, une corde à la main, il respire largement. Au moment où il atteint le chronomètre, celui-ci sonne.

Frank lui jette un regard dédaigneux puis met la radio en marche et se laisse choir dans le fauteuil, incapable de se mouvoir. Il a l'air d'une parfaite épave : il en a visiblement trop fait.

Teresa entre. Comme elle est dans une autre pièce que Frank, elle n'accuse sa présence en aucune manière.

Les personnages dans les deux pièces chevauchantes passeront souvent très près l'un de l'autre, mais sans se toucher vraiment dans le « living » distinct.

Teresa se dirige vers une grande table encombrée, près de sa fenêtre et soulève le bocal de poissons rouges.

TERESA : *(aux poissons rouges)* Bonjour.

Elle repose les poissons rouges. elle ouvre les rideaux. Il fait plus clair dans la pièce. Elle sort un miroir de son sac, sur la table, et s'examine en détail.

Un moment plus tard, entre Florence. Elle aperçoit Frank, fronce les sourcils et va ouvrir les rideaux.

FLORENCE : Bonjour chéri ! Tu as fait ton footing ?

Frank ne répond pas, il souffle comme une locomotive. Florence l'observe un petit instant, sourcils froncés.

FLORENCE : Oui, c'est une question idiote. Comment vont tes jambes, tu n'as plus de courbatures ?

FRANK : *(il halète)* Les jambes, ça va, c'est... c'est...c'est...c'est.....

FLORENCE : Le souffle, je suppose ?

FRANK : *(dans un râle)* Oui...

FLORENCE : J'ai deviné tout de suite, tu vois ! C'est ça l'intuition féminine ! *(Elle se dirige vers la porte)* Tu sais l'heure ?

FRANK : Il est vingt.....vingt.....vingt..... vingt.....

FLORENCE : Oui, il était vingt-huit quand tu as commencé ta phrase, mais il doit être la demie maintenant. Il faut te dépêcher. *(Elle sort)*

TERESA : *(appelant)* Bob ! Il est la demie ! Tu m'entends ? Bob ! Lève-toi !

N'entendant pas de réponse, elle sort. Florence rentre immédiatement.

FLORENCE : Ca va mieux, mon Frank, Tu récupères un peu ?

FRANK : *(caverneux)* Je suis en pleine forme.

FLORENCE : *(Elle lui parle comme à un malade)* Mais oui, il a repris des couleurs, il respire maintenant !

FRANK : Ma chérie, quand tu me parles comme ça, je ne sais jamais si j'ai fait mon footing ou si j'ai eu une attaque.

FLORENCE : Eh, bien moi non plus justement.

FRANK : Pourquoi ? J'ai vraiment l'air en si mauvais état ?

FLORENCE : Mais non mon chéri, tu es un très bel athlète et je suis très fière de toi. Mais maintenant, dépêche-toi de faire ta toilette, tu vas être en retard. *(elle sort)*

FRANK : *(Il se lève difficilement)* Un très bel athlète... c'est gentil, ça

Il sort en boitant.

Bob entre. La trentaine. Beau garçon, mais qui a l'air d'avoir passé une nuit agitée. Il est en pantalon et chemise, les pieds nus, et se dirige vers le téléphone. Il compose un numéro.

Une seconde après, le téléphone de Florence sonne. Florence sort de la cuisine et vient décrocher.

FLORENCE : Allô ?

BOB : " Florence "

FLORENCE : Bob ?

BOB : J'ai eu un mal fou à me lever, ce matin.

Florence rit.

Teresa entre, une tasse de café à la main. Bob, précipitamment.

Rappelle-moi.

Bob et Florence raccroche vivement. Florence sort.

Bonjour

TERESA :jour.

BOB : Le café est prêt ?

TERESA : Oui.

BOB : Ah!

Bob se laisse tomber dans un fauteuil et prend le journal. Teresa va chercher une boîte de nourriture en poudre pour poisson et s'approche du bocal.

Alors ?

TERESA : Pardon ?

BOB : Mon café ?

TERESA : Dans la cuisine.

BOB : Dans la cuisine ?

TERESA : Oui, dans la cafetière.

BOB : Eh bien, donne-le-moi. (*Il ouvre son journal. Teresa se met à nourrir les poissons*). Ce n'est pas croyable écoute, hier il y avait le compte-rendu d'un discours aux Communes, il y a exactement le même aujourd'hui ! Mot pour mot ! Et avec la même photo en plus ! Je ne vois vraiment pas pourquoi on s'est abonné, c'est le journal d'hier !

TERESA : C'est le journal d'hier.

BOB : Ah bon ?... Et celui d'aujourd'hui, où il est ?

TERESA : Sous le paillason.

BOB : Sous le paillason ?

TERESA : Oui.

BOB : Le café est dans la cuisine et le journal sous le paillason.

TERESA : C'est ça, oui.

BOB : (*après un petit temps*) Ca t'ennuierait de me donner mon café et mon journal, Teresa ?

Teresa continue de nourrir le poisson.

Un petit temps.

BOB : Il ne doit pas être au bureau à neuf heures, lui.

TERESA : Comment ?

BOB : Je dis que le poisson ne doit pas aller au bureau.

TERESA : Non, effectivement, il n'y a aucune raison.

BOB : (*il s'énerve*) Oui, mais moi je dois y aller ! Et je dois y être à neuf heures !

TERESA : Eh bien, ça me paraît normal, non ? Le mari au bureau, le poisson dans le bocal, c'est le contraire qui serait choquant.

BOB : (*Il crie*) Je te demande mon café, Bon Dieu !

TERESA : Mais pourquoi te fâches-tu ?

BOB : (*Il fait un effort pour se contenir*) Non... Non, tu n'y arriveras pas... Je ne me mettrai pas en colère. Je vais le boire dans la cuisine. (*il sort*).

Florence entre avec un plateau et commence à disposer ce qu'il contient sur la table.

Frank entre.

FRANK : Chérie !...

FLORENCE : Oui ?

FRANK : Mon bouton de manchette a roulé sous l'armoire, je n'arrive pas à le rattraper.

FLORENCE : J'arrive, mon chéri.

FRANK : Je suis désolé de te déranger.... Il faudrait un balai, ou une tringle...

FLORENCE : J'arrive, mon chéri.

FRANK : Si tu pouvais récupérer aussi le bouchon de mon after-shave, il doit être derrière la baignoire.

FLORENCE : Tu vas avoir ton bouton et ton bouchon dans la minute, mon chéri.

FRANK : J'ai de la chance, tu sais.

FLORENCE : Pourquoi ?

FRANK : C'est merveilleux d'avoir une femme qui s'occupe de vous.

FLORENCE : Mais c'est normal, non ?

FRANK : Non, tu es particulièrement gentille, toi... Pourquoi es-tu si gentille ?

FLORENCE : Viens vite finir de t'habiller, mon chéri, tu vas être en retard.

FRANK : Particulièrement gentille, ce matin...

Frank sort. Bob entre. Teresa ne lève pas les yeux de son journal.

BOB : C'est ça que tu appelles faire du café, il n'y avait que du marc dans la cafetière.

TERESA : *(sans lever les yeux)* Ah oui ?

BOB : Je me fais un Nescafé.

Teresa ne répond pas. Bob s'approche d'elle.

BOB : Teresa.....

TERESA : *(sans cesser de lire)* Oui ?

BOB : Je n'ai pas de chaussettes.

TERESA : Ah bon ?

BOB : Il n'y en a pas dans le tiroir. *(silence de Teresa)* Alors qu'est-ce que je fais ? Je vais au bureau pieds nus ? *(plus fort)* Je te parle, Teresa !

TERESA : Hein ?

BOB : Je vais au bureau pieds nus ?

TERESA : Mais tu fais ce que tu veux, mon chéri.

BOB : *(Après un petit temps)* Teresa, soit gentille, j'ai une journée difficile en perspective....

TERESA : Et moi, j'ai trente secondes de tranquillité, je voudrais bien finir mon journal.

BOB : C'est le journal d'hier !

TERESA : Ca m'est égal, je lis l'horoscope.

BOB : L'horoscope de la veille ?

TERESA : Oui, comme ça je peux vérifier, c'est amusant... Tiens, tu veux que je te dise ce qui t'est arrivé hier ?

BOB : Non, je veux une paire de chaussettes !

TERESA : Voyons, tu es Capricorne... *(Elle lit)* Cœur : méfiez-vous des aventures passagères qui ne vous apporteront rien de bon. Santé : surveillez vos nerfs et ne vous couchez pas trop tard....

Bob lui arrache le journal des mains.

BOB : Bon, ça va comme ça, dis-moi ce que tu as à me dire !

TERESA : Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

FLORENCE : Frank, le petit déjeuner !

BOB : Je n'ai pas de petit déjeuner, le journal est sous le paillason, je n'ai pas de chaussettes et tu fais de l'esprit ! Tout ça le matin au réveil, c'est trop !

TERESA : Tu préférerais peut-être que je te fasse une scène ?

BOB : *(il crie)* Oui !

TERESA : Je suis désolée, mais je ne suis pas le genre de femmes à faire une scène à son mari parce qu'il est rentré à deux heures du matin, saoul comme une bourrique.

BOB : *(calme)* Et voilà, nous y sommes.

TERESA : Je te ferai remarquer que je n'ai rien dit.

BOB : Justement, c'est pire.

TERESA : Il y a trois paires de chaussettes sur la planche à repasser dans l'office.

BOB : Je te remercie.... Je te remercie pour tout. *(il sort)*

Florence entre

FLORENCE : *(elle appelle)* Frank ! C'est servi !...

FRANK : *(Off)* Une minute !

Florence va au téléphone et compose un numéro. Le téléphone de Teresa sonne. Teresa répond.

TERESA : Allô ?

Florence est sur le point de raccrocher quand Frank entre. Elle fait alors semblant de mettre sa montre à l'heure.

FLORENCE : Huit heures trente-cinq minutes, quarante secondes.

TERESA : *(surprise)* Comment ?...

Florence raccroche

FRANK : Comment ?

FLORENCE : Huit heure trente-cinq.

TERESA : Allô ?.... Allô ?....

Elle raccroche.

FRANK : Il est huit heures trente-cinq ?

FLORENCE : Oui.

FRANK : Je viens de prendre la radio, ils donnent trente-huit !

FLORENCE : Ah bon ?

FRANK : C'est bizarre que la radio avance de trois minutes. *(Il s'assoit)*

FLORENCE : Oui, c'est bizarre.

*Florence verse du café dans les deux tasses. Le couple attaque le déjeuner.
Bob entre, un paquet de biscottes à la main.*

BOB : Le petit est réveillé.

TERESA : Il pleure ?

BOB : Non, non, il est en pleine forme.

TERESA : Une femme vient d'appeler.

BOB : Une femme ?

TERESA : Oui, elle m'a dit l'heure, et elle a raccroché.

BOB : L'heure ?

TERESA : Oui, l'heure.

BOB : C'est curieux, ça.

TERESA : Oui, c'est très curieux.

BOB : Et tu n'as pas reconnu sa voix ?

TERESA : Non.

BOB : Et c'est tout ce qu'elle a dit, l'heure ?

TERESA : C'est tout, oui. Elle va peut-être rappeler pour la météo.

BOB : Eh bien, c'est une folle, qu'est-ce que tu veux que je te dise.... chérie.

TERESA : Elle retarde de trois minutes, en tout cas.

Teresa sort.

Bob se met à manger ses biscottes, l'air pensif.

Frank mange un toast.

FRANK : Ils sont merveilleux, tes toasts.... Juste à point....

FLORENCE : Tu veux que je t'en refasse, mon chéri ?

FRANK : Non, c'est parfait comme ça.

Florence se plonge dans son journal. Frank l'observe un petit instant.

FRANK : Dommage que tu n'aies pas pu rentrer plus tôt, cette nuit.

FLORENCE : Pourquoi ?

FRANK : Eh bien, pour... non, c'est idiot, ça n'a pas d'importance....

FLORENCE : Mais si, dis-moi pourquoi ?

FRANK : Non, tu vas me trouver ridicule.... C'est de la sentimentalité, et c'est toujours un peu bête chez un homme, la sentimentalité !...

FLORENCE : Je ne comprends pas, pourquoi de la sentimentalité ?

FRANK : Eh bien, pour.... pour notre anniversaire de mariage.

FLORENCE : *(assommée)* Oh non, ce n'est pas vrai.

FRANK : *(riant pour qu'elle ne se sente pas gênée)* Je suis bête, tu ne trouves pas ?

FLORENCE : *(atone)* Mon Dieu.

FRANK : Mais non, ce n'est pas grave !....

(Il rit) Et puis, je n'avais pas fait les choses à moitié, tu sais, j'avais acheté du champagne !

FLORENCE : Oh ! Non...

FRANK : Si, et millésimé en plus ! Et j'ai tout bu.... Ça m'a rendu gai.... C'est fou ce que ça rend gai, le champagne !.... Je t'ai attendue un peu...., j'ai allumé la télé, il y avait une dramatique policière, je n'ai rien compris; alors.... je me suis fait une petite fête.... Ah, j'étais bien parti à minuit ! Tu m'aurais vu, je riais, je

chantais, je parlais tout seul !C'est vrai que ça rend gai, le champagne.

FLORENCE : J'ai été retenue, c'est idiot.

FRANK : Oui, c'est ce que j'ai pensé.... Tu as fait un bridge ?

FLORENCE : Mmmm....

FRANK : Mais non, qu'est-ce que je raconte, ce n'était sûrement pas un bridge, j'ai téléphoné à ton club.

FLORENCE : Tu as téléphoné au club ?

FRANK : (*il rit*) Je te dis, je n'étais pas dans mon état normal ! ... Je leur ai dit : « Rendez-moi ma femme tout de suite », et ils m'ont répondu : « Elle n'est pas là ».

FLORENCE : C'est idiot.

FRANK : C'était du bon champagne, tu sais, je n'avais pas mal à la tête ce matin.

*Florence se replonge dans son journal, l'air gêné.
Teresa entre, un verre d'eau gazeuse à la main, elle s'approche de Bob.*

TERESA : Tiens.

BOB : Qu'est-ce que c'est ?

TERESA : De l'Alka Seltzer.

BOB : Je ne t'ai pas demandé d'Alka Seltzer.

TERESA : Non, mais j'ai pensé que tu étais peut-être un peu barbouillé, ce matin.

BOB : Je vais très bien, je te remercie. J'avais seulement besoin d'un vrai café et de quelques toasts.

FRANK : Voilà. Je vais finir de me préparer. A tout de suite, ma chérie. (*il sort*).

TERESA : En général, quand on a bu la nuit, on n'a pas beaucoup d'appétit en se réveillant.

BOB : Sois gentille, ne t'occupe pas de moi, va plutôt faire les courses. (*Il montre les biscottes*) C'est tout ce que j'ai trouvé, un vieux paquet de biscottes.

TERESA : Il y a tout ce qu'il faut dans le garde-manger, j'ai fait les courses hier, j'ai acheté des harengs à la crème, des poivrons à l'huile... (*Bob commence à grimacer*), une boîte de choucroute au vin blanc, (*Bob se touche l'estomac, visiblement écoeuré*) du bœuf à la sauce moutarde et des huîtres en conserve. (*Bob à bout, prend le verre d'Alka Seltzer et le boit*)

Tu as mal au cœur, mon chéri ?

BOB : Je t'ai demandé un café, pas des huîtres en conserve.

TERESA : Il paraît qu'en Inde, quand on a la gueule de bois, on avale un grand bol de graisse de mouton tiède.

Bob se lève et sort précipitamment de la pièce, les deux mains sur l'estomac.

Frank entre, une brosse à dents électrique à la main.

FRANK : La brosse à dents est détraquée, ma chérie.

FLORENCE : Mon pauvre amour.

FRANK : J'ai reçu du courant dans les doigts. C'est très dangereux, j'ai sursauté, j'ai failli me crever un œil.

FLORENCE : Tu veux que je téléphone à l'électricien ?

FRANK : Non, c'est sûrement un faux contact, je regarderai ça tout à l'heure. Il reste un peu de café ?

FLORENCE : Oui, mais il doit être tiède, tu veux que je t'en refasse un tasse ?

FRANK : Non, non, ça ira très bien comme ça.

Il s'assoit.

Bob entre.

BOB : Le petit s'est renversé sa bouillie sur la tête.

TERESA : Non !

BOB : Si, viens voir, ça vaut le coup d'œil.
Bob et Teresa sortent.

FRANK : Tu me raconteras ta soirée, ma chérie ?

FLORENCE : Euh... oui, bien sûr.

FRANK : Tu t'es bien amusée ?

FLORENCE : Tu sais, c'était une.... Une soirée très banale. (*Elle montre le journal*) Tu as vu qu'ils annoncent encore une grève de l'électricité ?

FRANK : Encore ! (*il prend le journal*) Il va falloir que je m'achète une brosse à dents ordinaire, moi.

Bob et Teresa entrent.

BOB : Enfin, ce n'est tout de même pas ma faute si le petit s'est renversé sa bouillie sur la tête !

TERESA : Si. Les enfants sont nerveux quand l'ambiance familiale n'est pas bonne.

BOB : Ecoute, je t'en prie, ne fais pas de psychologie et va plutôt le nettoyer, il est plein de grumeaux.

TERESA : Tu as de la veine, tu sais, j'aimerais bien être un homme.

Teresa sort.

Bob va téléphoner. Il compose son numéro.

FRANK : Fais-moi penser à te donner ton cadeau.

FLORENCE : Mon cadeau ?

FRANK : Ton cadeau d'anniversaire ! Je l'avais caché sur le haut du placard, il est temps de le redescendre maintenant.

FLORENCE : Je suis un peu confuse, tu sais.

FRANK : Mais non, il ne faut pas, c'est moi qui suis un peu ridicule, mais ça me faisait plaisir.

FLORENCE : Ce n'était pas la peine, un cadeau...

FRANK : Mais si, puisque je te dis que ça me fait plaisir !

Teresa entre. Bob remet le téléphone en place.

TERESA : Où étais-tu hier soir ?

BOB : Ah, eh bien voilà, c'est direct ça au moins, on ne tourne plus autour du pot.

TERESA : Où étais-tu ?

BOB : Quelle importance ?

TERESA : Quoi, quelle importance ! Je t'ai attendu jusqu'à deux heures du matin...

BOB : (*il la coupe*) Un homme a besoin de s'aérer de temps en temps, de prendre un bol d'air.

TERESA : Ah, parce que c'est un bol d'air qui t'as mis dans cet état ? Ca devient grave la pollution !

BOB : J'ai traîné un peu, j'ai bu un verre ou deux, je me suis baladé, c'était sinistre.

TERESA : Ah bon, c'était sinistre ?

BOB : La soirée morne, la soirée qui s'effiloche, on hésite à rentrer chez soi et on se demande ce qu'on fait dehors.

TERESA : C'est triste, dis-moi.

BOB : Oui... mais c'est nécessaire, tous les hommes ont besoin de ça.

TERESA : Mon pauvre chéri.

BOB : Non, c'est la vie, c'est....

TERESA : Tu me prends pour une idiote ?

BOB : Comment ?

TERESA : Je reste cloîtrée ici à faire le ménage, à m'occuper du petit, à faire les courses, et tu voudrais que je sanglote parce que tu vas faire la bombe jusqu'à deux heures du matin !

On entend un fracas en coulisse.

BOB : Qu'est-ce qu'il a encore cassé !

TERESA : Oh non, ce n'est pas vrai ! Ah, c'est bien ton fils celui-là !

Elle sort précipitamment. Bob fait quelques pas sur scène et s'assoit. Frank pose le journal et se lève.

FRANK : Je vais te chercher ton cadeau, ma chérie.

Frank sort. Florence hoche la tête, l'air pensif. Teresa entre.

TERESA : Il a renversé la table de nuit, il aurait pu se faire mal !

Bob ne réagit pas.

TERESA : Tu entends ? Il a renversé la table de nuit !

BOB : Il a une force ce gamin.

TERESA : (*brusquement véhémement*) Tu t'en fous ! Tu t'en fous complètement, tu te fous de moi, tu te fous de ton fils, tu te fous de tout !

BOB : Mais qu'est-ce qui te prend ?

TERESA : (*Elle s'assoit désemparée*) Je ne m'en sortirai jamais, ce n'est pas la peine de lutter, je ne m'en sortirai jamais.

BOB : Teresa, enfin, c'est idiot, ne te laisse pas abattre...

TERESA : La maison est dégoûtante, le petit n'arrête pas de faire des bêtises...

BOB : Mais non, tu t'en tires très bien...

TERESA : Regarde-moi ce fouillis, comment font les autres femmes ?

BOB : Ma chérie, tu fais un peu de dépression....

TERESA : Et tu n'es jamais là, toi !... Tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi !

BOB : Mais je suis là en ce moment !

TERESA : Et quand je te demande où tu es allé traîner, tu me racontes n'importe quoi !

BOB : Je t'ai dit la vérité !

TERESA : menteur !

Bob hausse les épaules. Il revient s'asseoir, l'air furieux. Teresa renifle dans un coin.

Frank entre avec un petit paquet orné de rubans.

FRANK : Et voilà. *(Il pose le paquet devant Florence)* Ce modeste cadeau pour la plus adorable des épouses.

FLORENCE : Merci mon chéri.

Florence reste devant le cadeau sans bouger. Un temps.

FRANK : Eh bien, tu ne l'ouvres pas ?

FLORENCE : Ah oui, excuse-moi. *(elle commence à défaire le paquet)* J'aurais dû penser à t'acheter quelque chose, moi aussi...

FRANK : Mais non, mais non, c'est très bien comme ça.

TERESA : *(elle bougonne)* Une soirée morne ! Une soirée qui s'effiloche !

BOB : Exactement.

TERESA : menteur !

FLORENCE : *(elle retire un flacon de parfum du paquet)* Oh mon chéri, comme c'est gentil, du parfum !

FRANK : Ca te fait plaisir ?

FLORENCE : Oh oui, beaucoup, mon chéri, merci. *(elle regarde le flacon)* C'est quoi comme marque ?

FRANK : Comment, ce n'est pas ton parfum ?

FLORENCE : Ah non. Pas du tout, non.

FRANK : Oh, c'est trop bête, ça, j'avais oublié le nom et j'ai essayé de le reconnaître à l'odeur !...

FLORENCE : Ca n'a pas d'importance, mon chéri, c'est l'intention qui compte.

FRANK : Mais non, je vais le changer, ça se change...

FLORENCE : Non, non, surtout pas, tu t'es donné assez de mal comme ça... Je le mettrai à la maison, pour regarder la télé.

TERESA : *(elle bougonne)* J'ai traîné, j'ai bu un verre ou deux ! menteur !

BOB : La barbe.

FRANK : Tu es sûre que tu ne veux pas que je le change ?

FLORENCE : Je te dis que non, ça va très bien mon chéri, merci.

FRANK : Ce n'est rien du tout de le changer, tu sais, je peux faire un petit saut à la boutique...

FLORENCE : *(elle explose)* Va t'habiller maintenant, tu vas être en retard !

TERESA : menteur !

FRANK : *(surpris)* Oui, oui, j'y vais... j'y vais. Il sort, visiblement étonné par l'éclat de sa femme.

BOB : *(crispé)* Bon, eh bien je vais te le dire avec qui j'étais hier soir.

TERESA : Avec qui ?

BOB : William.

TERESA : Shakespeare ?

BOB : William Featherstone.

TERESA : Le type qui travaille dans ton bureau ?

BOB : Oui, enfin il travaille avec Frank maintenant.

TERESA : Tu es sorti avec ce type ?

BOB : Pourquoi, il ne te plaît pas ?

TERESA : C'est bien lui que j'ai vu à Noël, au bal du bureau ?

BOB : C'est ça, oui.

TERESA : Avec sa femme, Mary Featherstone ?

BOB : Exactement.

TERESA : Mais c'est un abruti ! Et sa femme est terrifiante !

BOB : Je ne trouve pas du tout. Mais alors pas du tout.

TERESA : Et tu es resté jusqu'à deux heures du matin avec ce minus ?

BOB : C'est un homme charmant, intelligent.

TERESA : Ah bon ?... C'est lui qui bégaie ?

BOB : Non, c'est sa femme.

TERESA : Il bégaie aussi, je m'en souviens très bien.

BOB : Il bégaie très rarement. Et puis, le problème n'est pas là.

TERESA : Et tu crois que je vais avaler ça ?

BOB : Je ne vois pas ce qu'il y a d'in vraisemblable, j'ai sympathisé avec un collègue de bureau, on a bu quelques verres, on a bavardé...

TERESA : Il s'est mis à bégayer et ça vous a retardés !

BOB : Bon eh bien tu crois ce que tu veux, je m'en fous.

FRANK : (*dans les coulisses*) Chérie, tu veux venir une seconde ?

FLORENCE : (*se levant avec un profond soupir*) J'arrive Frank !

TERESA : (*elle hoche la tête*) William Featherstone !

BOB : Bon, je ne voulais pas te le dire, mais il a des problèmes.

TERESA : Qui ça ?

BOB : William ! Des problèmes sérieux. J'ai passé la nuit à le consoler.

TERESA : Ah ! oui ! Pourquoi ?

BOB : Il pense que sa femme a une liaison.

TERESA : Sa femme ? ... Attends une seconde, est-ce qu'on parle du même couple ?

BOB : Oui, et il n'y a pas de quoi plaisanter, il est effondré, ce pauvre type.

TERESA : Mais elle est secouée de tics, en plus !

BOB : Tu la vois avec des yeux de femme, tu ne peux pas juger.

TERESA : Tu la trouves bien toi ?

BOB : Elle peut plaire.

TERESA : A qui ?

BOB : Justement, c'est le problème. William sait qu'elle le trompe, mais il ne sait pas avec qui.

TERESA : Et c'est vrai cette histoire ?

BOB : Ca ne s'invente pas, enfin !

TERESA : Et il est vraiment malheureux ?

BOB : Effondré. Une loque. Je n'ai pas voulu le laisser seul, j'ai eu peur qu'il fasse une bêtise.

TERESA : Pauvre type.

BOB : Mais il ne faut surtout pas que ça se sache. Il m'a fait promettre de ne rien dire à personne. Je n'aurais même pas dû te le raconter.

TERESA : Il faut faire quelque chose pour lui, on ne peut pas le laisser comme ça... Il y a peut-être un moyen de raisonner sa femme ?

BOB : Laisse-moi faire, je le vois au bureau tous les jours, je peux le surveiller.

TERESA : Eh bien dis donc, en voilà une histoire !

BOB : Alors, tu es satisfaite, maintenant, tu vas peut-être pouvoir te mettre au travail ?

TERESA : Quelle histoire...

BOB : Bon. Ca suffit, on a assez épilogué ! J'aimerais que tu fasses un peu d'ordre ici.

TERESA : Oui mon chéri.

BOB : Et que tu t'occupes du petit; qu'est-ce qu'il fait en ce moment, je le trouve bien silencieux.

TERESA : Oui, mon chéri. Je vais lui faire sa toilette. (*elle se dirige vers la porte, apparemment soumise.*) C'est tellement passionnant ce que tu me racontes.

Elle sort.

Bob se dirige vers le téléphone qui sonne au même instant. C'est Florence. Bob décroche.

BOB : Allô ?

FLORENCE : Allô ?

Frank entre.

FRANK : Ma chérie, tu ne sais pas où est le tournevis ? Il n'est pas dans la boîte à outils.

FLORENCE : Elle met sa main sur le récepteur) Au second, dans la bibliothèque, sur le dernier rayon...

FRANK : Dans la bibliothèque ?

FLORENCE : Oui, la bonne s'en est servi pour revisser une étagère.

FRANK : (*surpris*) Dans la bibliothèque ? Il sort.

BOB : Allô ?

FLORENCE : Allô, Bob, tu peux parler ?

BOB : Oui, mais vite....

FLORENCE : C'était mon anniversaire de mariage, hier.

BOB : Ce n'est pas vrai !

FLORENCE : Si, et ça m'a fait un coup. Je n'étais pas fière. Et j'ai l'impression qu'il commence à se poser des questions, il m'a demandé ce que j'avais fait...

BOB : Si tu savais ce que j'ai dû inventer, moi...

FLORENCE : Je ne sais pas quoi lui dire.... Tu n'as pas une idée ?

BOB : Dis-lui que tu étais avec une amie.

FLORENCE : Non, il connaît toutes mes amies, c'est trop dangereux. Qu'est-ce que tu as raconté toi ?

BOB : Oh, un truc insensé : William Featherstone.

FLORENCE : Qu'est-ce que c'est que ça ?

BOB : Un collègue de bureau.

FLORENCE : Ah oui, ce type qui a une femme qui...

BOB : C'est ça, oui... Excuse-moi, mais il faut que je raccroche.

FLORENCE : Non, attends une seconde.... Pourquoi les Featherstone ?

BOB : Parce que Teresa ne risque pas de les rencontrer, on ne les voit nulle part, ils ne sortent jamais... J'ai dit qu'elle avait pris un amant et que...

TERESA : (*off*) Bob ! Il est neuf heures moins dix !...

BOB : (*il crie*) Voilà. (*A Florence*) Excuse-moi, elle m'appelle....

FLORENCE : Tu as dit qu'elle avait pris un amant et puis ?...

TERESA : (*off*) Bob ! Tu m'entends ? Tu vas être en retard !

BOB : J'arrive. (*Il raccroche*)

FLORENCE : Bob ?

TERESA : Bob !

BOB : (*il se dirige vers la porte*) Quoi ?

FLORENCE : Quoi ? Il sort. Florence raccroche.

FRANK : (*entre*) Quoi ? Dis donc, il n'y a rien du tout dans la bibliothèque.

FLORENCE : Hein ?

FRANK : J'ai regardé sur toutes les étagères, il n'y a pas de tournevis.

FLORENCE : Mais pourquoi as-tu besoin d'un tournevis à cette heure-ci ?

FRANK : Pour réparer ma brosse à dents.

FLORENCE : Tu ne vas pas réparer cette brosse maintenant, enfin, tu es déjà en retard !

FRANK : Ma chérie, il y a un problème brosse à dents et je veux le régler avant de partir. Je n'aime pas laisser les problèmes en suspens.

FLORENCE : Oh !

FRANK : Je veux que tout soit en ordre chez moi, et quand ce n'est pas le cas, je prends l'affaire en mains et je vais jusqu'au bout.

Frank sort. Florence le regarde partir, pensive. *Elle sort avec le plateau.*

Bob entre, un porte-documents à la main, prêt à sortir.

BOB : (*il appelle*) Teresa ?

TERESA : (*off*) Oui ?

BOB : Je m'en vais... Au revoir...

TERESA : (*elle entre*) Au revoir mon chéri. Elle embrasse Bob.

BOB : (*protecteur*) Au revoir, toi, et ne te monte plus la tête avec cette histoire, tu n'as aucune raison.

TERESA : Oui mon chéri.

BOB : A tout à l'heure.
Il se dirige vers la porte.

TERESA : A tout à l'heure. Tu sais cette histoire de William Featherstone ?....

BOB : *(il s'arrête)* Oui ?

TERESA : Eh bien, je trouve ça très triste, moi.

BOB : Non, il ne faut pas dramatiser, ce sont des choses qui arrivent...

TERESA : Ca doit être affreux d'être trompé.

BOB : Mais non !... Enfin si.... Il le prend très bien finalement....

TERESA : Ce n'est pas ce que tu me disais tout à l'heure.

BOB : Non, mais je ne veux pas que tu fasses une fixation là-dessus... En plus il m'a demandé de ne pas en parler.

TERESA : En tout cas, tu as été admirable.

BOB : Comment ?

TERESA : Tu as été magnifique, cette nuit, tu as tendu la main à un homme malheureux, un cœur en détresse....

BOB : Mais qu'est-ce que c'est que ce feuilleton encore ! Ecoute Teresa, je vais être en retard et tu as autre chose à faire que...

TERESA : va-t'en, mon chéri, et je te félicite.

BOB : Mais il n'y a vraiment pas de quoi....

TERESA : Au revoir.... et bravo.

BOB : Il n'y a pas de quoi.... Il n'y a pas de quoi...

Bob sort, visiblement perplexe.

*Teresa se dirige vers le téléphone et prend un annuaire.
Frank entre avec le tournevis et se met à bricoler la brosse à dents.*

FRANK : *(il crie)* Il était dans le placard de l'entrée, avec les fusibles.

FLORENCE : *(off)* Qui ?

FRANK : Le tournevis...

FLORENCE : Comprends pas.

FRANK : Le tournevis était dans le placard de l'entrée avec les fusibles.

FLORENCE : Bravo mon chéri !

FRANK : Merci.

Teresa compose un numéro de téléphone.

TERESA : Allô ?... Mary Featherstone ?... Bonjour Mary, c'est Teresa Phillips à l'appareil... La femme de Bob Phillips, nous nous sommes vues à Noël... c'est ça, au bal du bureau, vous vous souvenez de moi ?... Bon, voilà. Je vous appelle parce que nous vous avons trouvés très sympathiques, Bob et moi, et nous aimerions beaucoup vous avoir à dîner un soir... Si, si, ça nous ferait plaisir... Eh bien, pourquoi pas samedi, par exemple ?...

FRANK : Voilà, c'est réparé.

La brosse se brise.

FLORENCE : Bravo mon chéri.

TERESA : C'est possible ?... Merveilleux ! Alors, c'est d'accord pour samedi, vers huit heures... Mais je vous en prie.... Au revoir, Mary, à samedi.

Elle raccroche.

Florence entre.

FRANK : C'est de la camelote, ce truc-là ! ... Regarde-moi ça !...

FLORENCE : *(elle rit)* Voilà comment tu règles les problèmes, mon chéri ?

FRANK : Je vais passer tout de suite chez l'électricien avant d'aller au bureau. Au revoir mon chéri. *(Il se dirige vers la porte et s'arrête.)*

Dis-moi...

FLORENCE : Oui ?

FRANK : Finalement, qu'est-ce que tu as fait, hier soir ?

FLORENCE : Tu ne préfères pas qu'on en parle tranquillement tout à l'heure ?

FRANK : Non, tant qu'à faire, autant me le dire tout de suite.

FLORENCE : Bon, eh bien, j'ai passé la soirée avec Mary.

FRANK : Mary Stuart ?

FLORENCE : Mary Featherstone.

FRANK : Mary Featherstone ?

FLORENCE : Oui, la femme de William Featherstone, je les avais rencontrés à ce bal du bureau, à Noël, et je suis tombée par hasard sur Mary hier soir.

FRANK : Mary Featherstone. Et tu es restée avec cette femme que tu connais à peine jusqu'à deux heures du matin ?

FLORENCE : Frank, tu es capable de garder un secret ?

FRANK : Un secret ?

FLORENCE : Cette pauvre femme est bouleversée.

FRANK : Pourquoi ?

FLORENCE : Elle pense que William a une liaison.

FRANK : William ? Est-ce que nous parlons du même couple, ma chérie ?

FLORENCE : Oui, William et Mary Featherstone. Et Mary est dans un état affreux.

FRANK : Elle est toujours dans un état affreux.

FLORENCE : Non mais là, ça me paraît grave, elle m'est tombée dessus au début de la soirée et je n'ai pas pu me débarrasser d'elle, elle était en larmes...

FRANK : En larmes ?

FLORENCE : Oui, hagarde. J'étais très gênée, moi, je ne la connais pour ainsi dire pas, mais elle avait besoin de se confier à quelqu'un, alors elle s'est accrochée à moi...

FRANK : (*sourcils froncés*) Ah bon ?

FLORENCE : Mais n'en parle à personne surtout, elle m'a suppliée de garder le secret.

FRANK : (*il fait quelques pas dans la pièce, pensif*) C'est bien embêtant, tout ça.

FLORENCE : Tu penses, j'aurais préféré passer la soirée avec toi...

FRANK : Non, c'est embêtant que j'apprenne tout ça maintenant, parce que j'ai demandé à Featherstone de travailler avec moi.

FLORENCE : Comment ?

FRANK : Il était comptable au contentieux, il m'a paru efficace et je l'ai fait muter chez moi.

FLORENCE : Mais depuis quand ?

FRANK : Il doit commencer aujourd'hui ou demain. Tu te rends compte, si sa femme le tue ou fait un scandale quelconque...

FLORENCE : Non, n'exagère pas, il n'y a pas de raison que ça aille jusque là...

FRANK : On ne sait jamais avec les femmes... Et ça me serait très désagréable qu'un de mes collaborateurs les plus proches soit la vedette d'un fait divers.

FLORENCE : Mais tu n'es pas responsable de la vie privée de tes collaborateurs !... Et puis, je te dis qu'elle m'a suppliée de ne rien dire...

FRANK : Ne t'inquiète pas, j'agirai avec beaucoup de tact, en douceur. Je vais d'abord tâter le terrain, voir un peu le climat qui règne dans le couple, je me donne un round d'observation avant de décider quoi que ce soit.

FLORENCE : Comment ça, un round d'observation ?

FRANK : Eh bien, je vais commencer par inviter les Featherstone à dîner à la maison.

FLORENCE : Quoi ?

FRANK : Rassure-toi, mon chéri, je ne leur dirai rien de précis. Un round d'observation, sans plus. Voyons, ce soir c'est un peu court, qu'est-ce que tu penses de vendredi soir ?

FLORENCE : (*affolée*) Mais ce n'est pas possible !...

FRANK : Pourquoi ? Tu sors encore vendredi soir ?

FLORENCE : Euh... non... mais tu sais bien que nous n'avons pas de bonne en ce moment...

FRANK : Quelle importance ! Ce sera à la fortune du pot ! Tu vas voir, nous allons faire le bonheur des Featherstone. Où est mon manteau ?

FLORENCE : Tu l'as sur toi.

FRANK : C'est une bonne chose, au revoir ma chérie. (*Il l'embrasse.*)

FLORENCE : (*assommée*) Au revoir.

Frank sort.

*Après un petit temps et d'une voix plaintive.
Les Featherstone vendredi soir...*

TERESA : (*réjouie*) Les Featherstone samedi soir.

Florence et Teresa prennent chacune un bloc-notes et un crayon.

FLORENCE : Qu'est-ce que je vais leur faire à dîner ?...

TERESA : Voyons...

FLORENCE : Des avocats pour commencer....

TERESA : Potage...

FLORENCE : Une sole.

TERESA : Des huîtres en conserve.

FLORENCE : Un gigot.

TERESA : Choucroute au vin blanc...

FLORENCE : Fromage et dessert.

TERESA : Fromage et dessert.

NOIR

RIDEAU

FIN DU PREMIER TABLEAU

ACTE I

DEUXIEME TABLEAU

Même décor, le soir.

Florence et Teresa entrent au même moment et toutes deux s'affairent à dresser la partie de la table qui leur appartient respectivement.

Il est évident que le banquet de Florence est établi sur une plus grande échelle que le souper confortable de Teresa.

Elles continuent de dresser leurs menus jusqu'à ce que :

Frank et Bob entrent, l'air aussi énervé l'un que l'autre.

BOB : Ce n'est plus possible, tu sais !...

FRANK : Une heure et quart pour revenir du bureau !...

BOB : Je suis parti à sept heures moins le quart, et il est près de huit heures !...

FRANK : Le vendredi, c'est un cauchemar !...

BOB : Le samedi, c'est pire que tout !...

TERESA et FLORENCE : *(ensemble)* Bonsoir, mon chéri.

Frank et Bob s'assoient.

BOB : Une Austin Cooper au feu rouge, le type démarre et me fait une queue de poisson ! Je le rattrape et il me fait... *(Il se frappe le front avec l'index)*

FRANK : Une camionnette de livraison en double file, elle bloque toute la rue, je klaxonne et tu sais ce que fait le livreur ? Il me trait de...

BOB : Moi, je baisse ma vitre: "Quoi ? Non mais ça ne va pas, papa ! Ce n'est pas moi qui t'ai fait une queue de poisson !"

FRANK : Je lui dis: " Sois poli, je suis poli moi !"

BOB : Qu'est-ce que tu fais dans ce tas de ferrailles, tu devrais être couché, à ton âge !

FRANK : A mon âge, je suis encore capable de vous apprendre le savoir vivre !

BOB : Vieux jeton , va !

FRANK : Petit voyou !

BOB : Répète !

FRANK : (*il crie*) Voyou !

FLORENCE : Ne crie pas comme ça.

TERESA : Non mais c'est inadmissible d'être grossier à ce point-là !

BOB : Vieux plouk !

FRANK : Petit voyou !

FLORENCE : Frank !

TERESA : Bob !

FLORENCE : Ca suffit maintenant !

TERESA : Calme-toi, s'il te plaît.

BOB : (*calmé*) Fais-moi un scotch, tu veux ?
(*Il baille*) Je suis mort.

TERESA : Sers-toi, je vais te chercher de la glace.

FRANK : Tu ne veux pas me faire un petit whisky, ma chérie ? (*Il baille*) Je suis épuisé.

FLORENCE : Je ne serai jamais prête, tu sais.

FRANK : (*il se lève*) Ne te dérange pas, je vais le faire moi-même. (*Il va au bar*) Tu veux quelque chose ?

FLORENCE : Oui, donne-moi un tonic, je meurs de soif... (*Frank prépare le verre*) Tu leur a bien dit huit heures ?

FRANK : Oui, mais ça m'étonnerait qu'ils soient à l'heure, avec la circulation... Et puis, il pleut des cordes en plus, ça n'arrange rien.

FLORENCE : Tiens, à propos, la cave est inondée.

FRANK : Encore !

FLORENCE : Tu me mettras une goutte de vodka dans mon tonic, mon chéri.

FRANK : Il faudra que je change cette grille d'évacuation, ce n'est plus possible ! (*Il donne son verre à Florence*) J'irai jeter un coup d'œil tout à l'heure. Tchîn !

FLORENCE : Tchîn !

FRANK : Je l'observe de très près, en ce moment.

FLORENCE : Comment ?

FRANK : William Featherstone.

FLORENCE : C'est absurde, Frank ! Comme ce dîner est absurde ! Ces gens ne t'ont rien demandé et tu te mêles de leurs affaires.

FRANK : Je ne me mêle de rien, j'observe. Je l'ai installé derrière la vitre de mon bureau.

FLORENCE : Je te répète que c'est absurde !

FRANK : Non, c'est passionnant.

FLORENCE : Passionnant ? Un comptable derrière une vitre ?

FRANK : Apparemment, il est très calme, il fait des opérations toute la journée, il ne quitte pour ainsi dire pas sa machine à calculer... Mais, de temps en temps, il lève la tête et je vois ses yeux.

FLORENCE : Et alors ?

FRANK : Troubles. Il a deux yeux troubles.

FLORENCE : Il est peut-être myope.

FRANK : Il est complètement myope, mais ce n'est pas ça... c'est autre chose....

FLORENCE : Comment ça, autre chose ?

FRANK : C'est difficile à expliquer... Il tape comme un fou sur sa machine, et puis il lève les yeux, et il a tout à coup l'air d'un faune.

FLORENCE : Mais qu'est-ce que tu racontes ?

FRANK : Non, non, c'est vrai, c'est très frappant... D'ailleurs, tu remarqueras un détail tout à l'heure, mais regarde discrètement : Il a des petites oreilles pointues, et très rouges.

FLORENCE : Enfin, Frank, c'est du roman tout ça !

FRANK : (*ambigu*) Mais ma chérie, c'est toi qui l'as commencé le roman.

FLORENCE : (*douchée*) Comment ?

FRANK : Je veux dire, c'est toi qui m'as lancé sur cette piste... moi je n'aurais jamais imaginé que ce garçon était un obsédé.

FLORENCE : Je t'ai seulement dit qu'elle pensait qu'il avait une liaison, pas que c'était le vampire de Düsseldorf !

BOB : (*il appelle*) Teresa ?

TERESA : *(off)* Oui ?

BOB : Qu'est-ce que c'est que ce dîner ?... Tu as invité des gens sans me prévenir ?

TERESA : *(Off)* J'arrive.

FRANK : Pour l'instant, je ne conclus rien, j'observe... Et puis, je fais des expériences.

FLORENCE : Quelles expériences ?

FRANK : *(il a un petit rire)* Je lui envoie Mademoiselle Mills, l'hôtesse du rez-de-chaussée qui a dix-huit ans et qui en paraît quinze.

FLORENCE : Mais enfin, Frank, qu'est-ce que ça signifie ça !

FRANK : Elle passe et repasse devant lui.... et j'attends.

FLORENCE : Tu attends quoi ? Qu'il la viole sur sa machine à calculer ?

FRANK : Non, c'est bizarre, il n'a pas l'air de la voir, quand elle passe avec ses petites socquettes, il regarde le plafond avec ses yeux troubles.

FLORENCE : Et tu comptes faire des expériences, ce soir ?

FRANK : Je ne sais pas, mais c'est une soirée qui s'annonce passionnante.

BOB : *(il crie)* Teresa !

TERESA : *(off)* J'arrive ! *(elle entre, un seau à glace à la main)* J'ai eu un mal fou à le coucher, ne crie pas comme ça !

BOB : *(il montre la table)* Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

TERESA : Bois ton scotch et ne t'énerve pas. *(elle lui donne son verre)*

FLORENCE : Je te préviens que si tu fais la moindre allusion, je quitte la table. Cette pauvre femme m'a fait confiance et je t'interdis de...

FRANK : Ne t'inquiète pas, ma chérie, nous aurons un dîner parfaitement détendu.

BOB : Tu n'as pas invité des gens sans me prévenir, tout de même ?

TERESA : Si

BOB : Qui ça ?

TERESA : Les Featherstone.

BOB : Les Feather... *(d'une voix blanche)* Ah bon ?... Ah bon, les Featherstone... *(il s'assoit)*

FRANK : Il y a aussi un détail qui m'a frappé.

FLORENCE : Je n'ai pas le temps, il faut que je finisse de me coiffer.

FRANK : Attends, c'est un détail qui a son importance : Il a des chaussures de basket dans son casier, au bureau.

FLORENCE : Et alors ?

FRANK : Il les emporte tous les soirs et les rapporte tous les matins. Je me demande ce qu'il peut bien faire avec ces chaussures de basket.

FLORENCE : Eh bien, du basket, peut-être...

FRANK : Trop simple. J'y ai pensé, mais ça me paraît trop simple.

FLORENCE : Oh écoute Frank, j'ai vu ce malheureux une fois, au bureau et je te jure qu'on ne peut rien imaginer de pervers en le voyant.

FRANK : Il cache bien son jeu, le bougre.

FLORENCE : Elle doit se monter la tête pour rien, ce n'est pas possible qu'il ait une liaison.

FRANK : La sexualité est un domaine d'une richesse ahurissante... des chaussures de basket...

BOB : Alors, comme ça, tu as fait ton petit coup en douce.

TERESA : Mais pas du tout, pourquoi ?

BOB : Tu as invité ces demeures ici pour vérifier mon alibi.

TERESA : Mais non, j'ai seulement pensé qu'on pourrait peut-être aider ces pauvres gens...

BOB : Ils t'ont demandé de les aider ?

TERESA : Mais ne te fâche pas, Bob, tu n'as aucune raison de te fâcher si tu m'as dit la vérité !

*Bob renverse du whisky dans son verre.
Florence finit son verre.*

FLORENCE : Va jeter un coup d'œil dans la cave, je vais finir de me coiffer.

FRANK : Il faut être grand pour jouer au basket, il est minuscule et complètement myope.... C'est passionnant.

FLORENCE : Frank, ça suffit maintenant.

Elle se dirige vers la porte.

FRANK : Sois gentille, mon chéri, fais-moi couler un bain... *(Florence sort)* Passionnant. Passionnant. *(Frank sort)*

TERESA : Ils vont arriver, Bob, si tu veux te préparer...

BOB : Ils vont arriver mais ils ne me trouveront pas.

TERESA : Quoi ?

BOB : Si tu as voulu organiser une petite confrontation, c'est raté : Je ne suis pas là, moi.

(il se dirige vers la porte)

TERESA : Mais Bob !

BOB : Adieu et amuse-toi bien ! *(il sort en claquant la porte)*

TERESA : *(elle crie)* Bob ! *(elle prête l'oreille)* Ca y est, le petit est réveillé ! Oh non, non, non, non ! *(elle court vers la chambre du petit)* J'arrive mon chéri !... *(elle sort)*

La scène reste vide un petit instant, puis les deux sonnettes sonnent en même temps. Pas de réponse. Deuxième coup de sonnette.

William et Mary entrent, lui par la porte de Florence, elle par la porte de Teresa.

Ils ont tous deux une trentaine d'années, il porte un imperméable trempé, elle un manteau absolument sec.

WILLIAM : *(il tousse pour attirer l'attention)* Hum hum !

MARY : *(même jeu)* Hum hum !

WILLIAM : *(à Mary)* Il n'y a personne ?

MARY : Comment ça se fait ?

WILLIAM : Je ne sais pas.

MARY : *(appelant à la cantonade)* Ho ho !

WILLIAM : Ne fais pas ça ! Ne fais pas ça !...

MARY : J'appelle...

WILLIAM : Ca ne se fait pas ! On n'entre pas chez les gens en criant comme des indiens ! Ils viendront quand ils seront prêts.

MARY : Le couvert est mis, en tout cas.

WILLIAM : Evidemment, qu'est-ce que tu crois ?

MARY : *(avec un petit rire nerveux)* Nous sommes attendus, c'est le principal...

WILLIAM : Ne glousse pas ! Ne glousse pas !

MARY : *(elle fait les cent pas)* William...

WILLIAM : *(il sursaute)* Tu m'as fait peur.

MARY : Pourquoi tous ces gens nous invitent-ils tout à coup ?

WILLIAM : Je t'en prie, ne commence pas à t'énerver. Tu n'as aucune raison de t'énerver.

Elle se ronge les ongles, il lui enlève les doigts de la bouche et lui donne une tape sur la main.

WILLIAM : Calme-toi, assieds-toi et calme-toi.

MARY : *(elle a un rire nerveux)* Je ne veux pas m'asseoir.

WILLIAM : Ne glousse pas, je te dis, ne glousse pas... Tu as pris tes calmants ?

MARY : Oui.

WILLIAM : Bon, maintenant essaye d'avoir l'air naturel, détendu,... regarde-moi. *(il s'incline devant une maîtresse de maison imaginaire)* Bonjour, Madame Foster.... *(il lui embrasse la main)* Comment allez-vous Madame Foster.... Ta main...l'autre...

Florence entre et regarde William, surprise.

WILLIAM : Ma femme et moi sommes ravis de répondre à votre charmante invitation, Madame Foster...

FLORENCE : Bonsoir, je....

William fait un bond en l'air et pousse un cri.

WILLIAM : Ah!...

FLORENCE : Excusez-moi... Je vous ai fait peur, je ne vous avais pas entendus entrer, je... bonsoir.

WILLIAM : Bonsoir, nous avons sonné deux fois mais... personne n'a répondu, alors comme la porte n'était pas fermée à clé, nous sommes...

FLORENCE : Et vous avez très bien fait, mais vous êtes trempés, donnez-moi votre imperméable, je vais le mettre à sécher.

WILLIAM : Il pleut... Ca doit être pour ça.

FLORENCE : C'est le déluge. *(elle prend l'imperméable de William)* Frank est dans la cave, elle est inondée elle aussi. Il remonte tout de suite... Comment ça va, ma petite Mary ?

MARY : *(inaudible)* Très bien, je vous remercie.

FLORENCE : Je vous demande pardon.

WILLIAM : *(un ton au dessus)* Très bien, je vous remercie. *(il se reprend confus)* Non, je veux dire, elle a eu un petit rhume, n'est-ce pas Mary, mais je crois qu'elle va très bien maintenant, n'est-ce pas Mary ?...

FLORENCE : C'est affolant le nombre de rhumes et de gripes qu'il y a en ce moment... Donnez-le moi, je vais le mettre à sécher dans l'office, je reviens tout de suite. *(elle se dirige vers la porte)* J'ai un merveilleux Xérès ! Si vous aimez... *(elle sort)*

WILLIAM : Délicieuse, vraiment délicieuse.

MARY : *(à voix basse)* Je n'aime pas le Xérès

WILLIAM : Ne commence pas, je t'en supplie.

MARY : Je vais avoir des brûlures.

WILLIAM : Juste un petit verre.

MARY : Non. Je vais avoir une barre.

WILLIAM : On boit du Xérès dans ce genre de soirée !...

MARY : Je vais avoir des crampes, je ne veux pas de Xérès, je vais avoir des...

FLORENCE : *(elle entre)* Mary ? Xérès ?

MARY : Heu...

WILLIAM : Deux !

FLORENCE : Avec ou sans glace, Mary ?

WILLIAM : Sans.

FLORENCE : Vous allez voir, il est merveilleux, c'est un cadeau d'un correspondant de mon mari, un espagnol charmant...*(elle prépare les verres)*

WILLIAM : *(il montre la pièce d'un geste circulaire)* C'est très beau...

FLORENCE : La maison. Ca vous plaît ?

WILLIAM : Très beau. C'est... très beau.

Florence distribue les verres, celui de Mary est plein à ras bord.

FLORENCE : Attention Mary, buvez vite, ça va déborder.

MARY : *(d'une voix étouffée)* Merci...

FLORENCE : Tchîn-Tchîn !

WILLIAM : Tchîn-Tchîn !

MARY : *(étouffée)* Tch-Tch...

Ils boivent. Mary a une quinte de toux.

FLORENCE : Eh bien, eh bien !... Mais tapez-lui dans le dos, William.

WILLIAM : Non, non, il ne faut pas la taper dans ce cas-là... *(Mary se calme)*

FLORENCE : Ca va mieux ?

MARY : Oui, merci... *(hoquet)*

Elle est prise d'une crise de hoquet.

FLORENCE : *(après une seconde de gêne)* Frank est absolument enchanté de vous avoir avec lui, William, il parle de vous avec beaucoup de chaleur, il s'intéresse beaucoup à vous.

WILLIAM : Ah bon ?

FLORENCE : Oui, il dit que vous êtes un véritable magicien pour tout ce qui est chiffres, comptabilité...

WILLIAM : Oui, je m'intéresse beaucoup à la comptabilité. *(hoquet très bruyant de Mary)* C'est... c'est pour ça que je suis devenu comptable en quelque sorte... La comptabilité me passionnait, alors j'ai fait des études de comptable...

FLORENCE : Eh bien moi, je suis définitivement brouillée avec les chiffres mais alors, brouillée à mort, je déteste faire des comptes, des calculs... Mais je crois que

les femmes sont rarement en très bons termes avec les mathématiques, n'est-ce pas Mary ? (*Hoquet*)

Mary a un nouveau hoquet qu'elle essaye de combattre avec un remède de bonne femme. Elle sort un morceau de sucre de son sac et se met à le croquer, l'œil fixe.

Florence et William la regardent en silence.

WILLIAM : (*brusquement et fort*) Ah oui, ah oui, ah oui. Ca c'est le maximum je crois.

FLORENCE : Je vous demande pardon ?

WILLIAM : Non. Je dis que c'est rare que les femmes soient en bons termes avec les... mathématiques.

Mary a un nouveau hoquet. Elle essaye autre chose : elle retient son souffle après une profonde inspiration. Elle arrive au bord de l'asphyxie sous l'œil inquiet de William et de Florence et expire de toute urgence.

Suspense de deux secondes. Mary reprend confiance, mais un nouveau hoquet la secoue.

FLORENCE : (*crispée*) Et à part ça, qu'est-ce que vous avez fait de beau, ces temps-ci ?

WILLIAM : (*même ton*) Rien du tout.

FLORENCE : Ah bon... C'est curieux, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais il y a des périodes comme ça où il ne se passe pas grand-chose... Ce sont des temps morts, la vie semble s'arrêter un peu et il faut attendre que les choses reprennent leur cours.... Et puis tout se déclenche en même temps, vous avez remarqué ? Et on est emporté dans une espèce de tourbillon et on ne sait plus où donner de la tête et c'est à la fois grisant et fatigant, vous ne croyez pas ?... Et puis tout s'arrête de nouveau et on a l'impression que la vie est très morne, qu'elle n'a aucun goût et on reste chez soi, et le temps passe très lentement.... Mais je crois que les temps morts sont nécessaires, on ne peut pas vivre perpétuellement à cent à l'heure. (*Mary a un hoquet étouffé mais audible*) ... et puis.... qu'est-ce que je disais ?

WILLIAM : Je ne sais pas du tout.

FLORENCE : Vous.... vous faites beaucoup de basket, je crois ?

WILLIAM : Ah oui, beaucoup, je vous remercie énormément.

FLORENCE : Frank saute à la corde, lui, depuis une semaine, il a une volonté de fer... Mais je ne crois pas qu'il ait jamais fait du basket, c'est curieux, je me demande pourquoi, mais je crois qu'il n'a jamais fait de basket... Il

faudra que je lui demande pourquoi... Eh bien, je vais lui demander tout de suite, il est à la cave.

WILLIAM : Ce n'est pas urgent....

FLORENCE : Non, mais je vais tout de même lui dire de remonter, il n'y a pas de raison que je sois la seule à ... profiter de votre compagnie... A tout de suite.

elle sort.

WILLIAM : Délicieuse, vraiment délicieuse.

MARY : Elle est bien habillée, hein... et puis elle s'exprime bien....

WILLIAM : Et vite. Un peu trop vite.

MARY : Excuse-moi, mon chéri, j'ai eu le hoquet...

WILLIAM : Ce n'est pas grave, ça s'est à peine remarqué... surtout n'y pense pas, détends-toi, et tout va bien se passer.

MARY : J'aimerais bien être une maîtresse de maison comme elle.

WILLIAM : Il n'y a pas de problème, ma chérie, tu es faite pour y arriver.

MARY : Non.

WILLIAM : Tu y arriveras Mary, il faut que tu y arrives !

MARY :pourrai pas.

WILLIAM : Mary, nous commençons notre vie mondaine, il faut faire face...

Teresa entre.

TERESA : Oh !.... Vous êtes déjà là !.... Comment êtes-vous entrés ?

WILLIAM : Eh bien, euh.... la porte n'était pas fermée à clé...

TERESA : Vous êtes là depuis longtemps ?

WILLIAM : Une minute... Bonsoir Teresa.

TERESA : Bonsoir... Bob est sorti, il.... il avait une course urgente à faire, et j'étais occupée avec le petit...

WILLIAM : Ce n'est pas grave... Comment ça va, Teresa ?

TERESA : Très bien... Donnez-moi votre manteau, Mary.

MARY : Merci...

elle enlève son manteau et apparaît dans un cardigan qu'elle a passé sur sa robe pour avoir plus chaud.

WILLIAM : Alors ce vieux Bob est sorti ? *(Il se retourne et s'aperçoit que Mary est en cardigan. Il chuchote :)* Ta laine !...

MARY : Comment ?

WILLIAM : *(Il chuchote plus fort)* Enlève ta laine ! *(Mary confuse, enlève son cardigan, mais ne sait pas qu'en faire)* Il fait frais, ce soir.

TERESA : Oui.

WILLIAM : Mais meilleur qu'hier, tout de même... Quelle pluie !... Nous sommes allés chez les Foster et nous avons pris toute l'averse.

MARY : On a dîné chez le patron.

WILLIAM : Nous sortons tous les soirs, en ce moment.

TERESA : *(elle ramasse quelques affaires de l'enfant)* Excusez-moi, je débarrasse un peu... asseyez-vous Mary... C'était bien chez les Foster ?

elle sort.

WILLIAM : Très bien, très charmant... Mary a sympathisé avec Madame Foster... très simple, très détendu... Il m'appelait William, je l'appelais Frank, c'était plutôt une soirée assez mondaine, mais nous ne détestons pas de temps en temps...

TERESA : *(elle entre)* C'était bien chez les Foster ?

WILLIAM : Ah bon, c'était pas la peine que je...

MARY : Oh oui, elle est si gentille.

TERESA : Moi je n'accroche pas du tout, je la trouve très garce.

MARY : *(gênée)* Ah bon ?... Le petit dort ?

TERESA : Oui, Dieu merci. Ca n'a pas été sans mal.

MARY : Il est turbulent ?

TERESA : Il est magnifique... On ira le voir tout à l'heure, j'ai peur de le réveiller maintenant... Qu'est-ce que je vous donne à boire ?

WILLIAM : Xérès.

TERESA : Je n'ai pas de Xérès.

MARY : *(ravie)* Ah bon.

TERESA : J'ai un fond de scotch, de la bière, du coca, du tonic...

MARY : Vous n'avez pas un peu d'eau ?

WILLIAM : Mais non, elle plaisante ! ... De l'eau !...

MARY : J'aime bien l'eau.

TERESA : Eh bien, je vais vous donner de l'eau alors !... Et vous, William ?

WILLIAM : Eh bien, pourquoi pas un coca ?

TERESA : Je vous apporte ça tout de suite.

WILLIAM : Bob en a pour longtemps ?

TERESA : Je ne sais pas... mettez-vous à l'aise, j'arrive.

elle sort.

WILLIAM : Qu'est-ce que ça veut dire ? Il nous invite et il n'est pas là.

MARY : Elle a l'air très nerveuse, elle, tu ne trouves pas ?

WILLIAM : Pas terrible, l'appartement...

MARY : Les Foster aussi étaient un peu bizarres, hier...

WILLIAM : Oui, mais ils nous ont mieux reçus... Tu as vu ce fouillis !... Et puis un bon coup de balai ça ne ferait pas de mal...

William et Mary reprennent leur verre de porto.

MARY : C'est joli, ces boiseries.

WILLIAM : Très beau... très beau... Ils ont réellement beaucoup de goût... ils ont dû faire appel à un décorateur.

MARY : Ca doit être de l'entretien un hôtel particulier.

WILLIAM : Dis donc, j'aimerais bien savoir où sont les ...

Frank entre en chaussettes

FRANK : Ah, voilà les charmants jeunes Featherstone !

WILLIAM : Ah bonsoir, Monsieur Foster, vous connaissez ma femme, Monsieur Foster... *(il présente)* Chérie...Monsieur Foster... Allons-y.

FRANK : Mais bien sûr que je la connais, nous nous sommes vus une fois à ce bal du bureau et Mary n'est pas une femme qu'on oublie facilement, qu'est-ce que vous croyez, William !

MARY : Merci, Monsieur Foster.

FRANK : Je n'ai jamais aucune difficulté à me souvenir des jolies femmes, mon vieux, c'est leurs satanés maris que j'essaye d'oublier ! (*William éclate d'un rire très flagorneur*) Et je vais même vous confier un secret, ma petite Mary n'écoutez pas William, tout le monde s'imagine que j'ai donné de l'avancement à ce garçon à cause de sa brillante intelligence, eh bien non ! J'ai distingué ce petit bougre de William parce qu'il a une femme délicieuse, voilà le fond de l'affaire ! (*Nouveau rire de William*) Qu'est-ce que vous buvez, tous les deux ? Du Xérès ? Eh bien, moi aussi, tiens ! (*Il va au bar*) Asseyez-vous - Pardonnez mes chaussettes, mais j'ai dû mettre des bottes pour aller patauger dans la cave et quelqu'un m'a chapardé mes chaussures.

WILLIAM : On a chapardé vos chaussures ?

FRANK : Je veux dire que ma femme les a emportés. Quand je pose un objet quelque part pour être sûr de le retrouver, elle dit que je laisse tout traîner et elle les range ailleurs ! (*il revient vers William et Mary avec la bouteille de Xérès*) Donnez-moi votre verre, Mary.

MARY : Heu...

WILLIAM : Donne ton verre à Monsieur Foster, Mary.

FRANK : (*il sert Mary*) Il est merveilleux ce Xérès, non ?

WILLIAM : Merveilleux... C'est un merveilleux Xérès.

MARY : Merci Monsieur Foster.

Frank sert William.

WILLIAM : Merci Monsieur Foster... Est-ce que je pourrais vous demander ?...

FRANK : De la glace ?

WILLIAM : Non, pourriez-vous m'indiquer où sont les ?...

Florence entre, une paire de chaussures à la main.

FLORENCE : (*à Frank*) J'ai trouvé tes chaussures sous le radiateur, mon chéri, je te les rapporte à tout hasard.

FRANK : Merci ma chérie, j'étais mieux comme ça, mais enfin...

FLORENCE : De quoi parliez-vous ?

FRANK : Oh de tout et de rien... Je disais à Mary et à William tout le plaisir que nous avons à les recevoir.

FLORENCE : Je vous demande d'être indulgents pour le dîner, mais nous n'avons pas de bonne en ce moment. (*À Frank*) A propos, elle m'a appelée tout à l'heure, huit jours d'arrêt de travail.

FRANK : Huit jours ? Oh là là !

MARY : Elle est malade ?

FRANK : Elle s'est foulé le poignet avec une canne de golf.

MARY : Elle joue au golf ?

FLORENCE : Non, Frank avait laissé traîner ses clubs, et elle a glissé. Il est effrayant, vous savez, je ne sais pas si William est aussi négligent mais c'est incroyable ce qui se passe dans cette maison.

WILLIAM : Excusez-moi, mais...

FRANK : (*à Florence*) Ma chérie, si tu commences mon procès maintenant, le gigot va sûrement brûler.

FLORENCE : Je ne fais pas ton procès, mon chéri, j'explique à William et à Mary pourquoi nous n'avons pas de bonne.

FRANK : Bon, eh bien ils ont compris maintenant, ma chérie.

MARY : Vous voulez que je vous donne un coup de main, Madame Foster ?

FLORENCE : Mais non, ma petite Mary, ce n'est pas la question, vous êtes gentille, mais... je dis seulement que j'aurais préféré vous recevoir dans de meilleures conditions.

WILLIAM : Est-ce que vous pourriez ?...

FRANK : (*il lui sert du Xérès*) Bien sûr !... Je suis persuadé que William et Mary préfèrent être reçus à la bonne franquette, ma chérie, c'est tellement plus sympathique comme ça !

FLORENCE : C'est typiquement un raisonnement d'homme, ça.

FRANK : Et je suis sûr que ton dîner sera parfait.

FLORENCE : (*à Mary*) Ils sont merveilleux, non ? Ils s'imaginent que les choses se font toutes seules !

MARY : Vous ne voulez vraiment pas que je vous aide ?

FLORENCE : Non ma petite Mary, je vais passer ma soirée à la cuisine mais vous n'y êtes pour rien. Et tout ce que je désire, c'est que vous gardiez tout de même un bon souvenir de cette soirée. (*à Frank*) N'est-ce pas, mon chéri ?

WILLIAM : Excusez-moi, mais...

FRANK : Ne t'inquiète pas, ma chérie, je ferai mon possible pour que William et Mary gardent un excellent souvenir de cette soirée.

FLORENCE : Je te demande seulement de ne pas aggraver la situation, mon chéri, tu sais ce que je veux dire ?

elle sort.

FRANK : Alors William, la vie est belle ?

WILLIAM : (*il crie*) Je voudrais me laver les mains !

FRANK : (*surpris*) Je vous demande pardon ?

WILLIAM : Excusez-moi, mais... est-ce que vous pourriez m'indiquer les ?...

FRANK : (*il comprend*) Ah oui... Alors il faut que je vous explique un peu la topographie des lieux, c'est assez compliqué. Je ne vous propose pas de vous accompagner, je ne veux pas laisser Mary toute seule.

WILLIAM : (*pressé*) Oui, oui.... Allons-y, allons-y...

FRANK : Alors voilà : vous prenez l'escalier, vous montez au premier et là, vous avez un couloir à gauche. Vous l'empruntez jusqu'au moment où il fait un coude, vous me suivez ?

WILLIAM : Un coude.

FRANK : C'est ça. Là, vous avez une porte à main droite, mais ce n'est pas celle-là, c'est celle de gauche. (*William se dirige vers la porte*) Attendez, ce n'est pas fini. (*William revient*) Vous entrez dans une sorte de salon-bibliothèque, vous me suivez ?

WILLIAM : (*tendu*) Salon-bibliothèque.

FRANK : (*à Mary*) Les vieilles maisons ont une architecture complètement biscornue, mais c'est tout leur charme. Je connais une espèce de vieux manoir à vingt kilomètres de Londres...

WILLIAM : (*il crie*) Salon-bibliothèque !

FRANK : C'est ça. Et à gauche, près de la cheminée, vous avez une porte.

WILLIAM : Une porte... (*Petit temps... il répète*) Une porte !

FRANK : Et c'est là. (*William part comme une fusée. Frank rêveur*) Il est dynamique ce garçon... Mary ?

MARY : Oui, Monsieur Foster.

FRANK : Je voudrais vous poser une question, Mary, ça ne vous ennuie pas ?

MARY : Non Monsieur Foster.

FRANK : Où étiez-vous mercredi soir ?

MARY : Mercredi ?

FRANK : Oui, avant-hier.

MARY : Eh bien... à la maison.

FRANK : Vous n'avez pas bougé de chez vous mercredi soir ?

MARY : Non... pourquoi ?

FRANK : Vous avez passé la soirée avec William ?

MARY : Oui, bien sûr... On a regardé la télé...

FRANK : Je m'en doutais. La dramatique policière ?... Finalement, l'assassin, c'est le pasteur ou le colonel ?

MARY : Eh bien, je n'ai pas vu la fin parce qu'il y avait une retransmission de basket sur l'autre chaîne.... Et puis, c'était difficile à suivre... il y avait trop de fausses pistes.

FRANK : (*il se lève*) Oui, oui, il y a beaucoup de fausses pistes....

William entre guilleret.

WILLIAM : Quelle maison compliquée ! Enfin, j'ai réussi à trouver tout de même.

FRANK : (*il pense à haute voix*) Menteuse... Une liaison... effondrée.... et moi du champagne, du parfum... idiot.... menteuse....

il sort.

WILLIAM : Charmant, adorable. Très homme du monde.

MARY : Je le trouve bizarre, moi.

WILLIAM : Pourquoi bizarre ?

MARY : Je ne sais pas... Et puis, Madame Foster n'a pas l'air contente. (*elle se ronge les ongles*)

WILLIAM : Mais non, mais non, ils sont très contents et nous passons une soirée merveilleuse !

Il s'apprête à lui taper sur la main. Teresa entre.

TERESA : Bob n'est pas rentré ?

WILLIAM : Non.

TERESA : J'avais cru entendre sa voix... Qu'est-ce que je venais faire ?... Ah oui, l'eau et le coca, j'ai oublié... Vous avez vraiment très soif ?

WILLIAM : Euh.... non.

TERESA : On va boire du vin à table, ce n'est peut-être pas la peine de...

MARY : Non, ne vous donnez pas de mal pour nous, surtout !...

TERESA : Je peux toujours aller chercher de l'eau et du coca, ce n'est pas compliqué.

WILLIAM : Non, non, ce n'est pas la peine...

TERESA : C'est dans la cuisine, il suffit de prendre les verres... Je ne comprends pas ce qu'il fait.

MARY : Bob ?

TERESA : Oui, il sait que vous êtes là, qu'est-ce qu'il fabrique ?

WILLIAM : Il avait peut-être une course urgente...

TERESA : Non, il n'avait rien d'urgent, rien !

WILLIAM : Ah bon ?

TERESA : Je vais vous chercher votre coca et votre eau, vous n'y êtes pour rien, vous...

elle se dirige vers la porte.

WILLIAM : Mais non, mais non, on n'a pas soif du tout, je vous dis.

TERESA : Il est sorti sur un coup de tête.

MARY : Et.... ça lui arrive souvent ?

TERESA : Non..... c'est la première fois.

WILLIAM : (*pour détendre l'atmosphère*) Il vaut mieux sortir sur un coup de tête que sur un coup de pied. (*il éclate de rire*)

TERESA : (*froide*) Vous allez réveiller le petit.

MARY : Tu vas réveiller le petit.

WILLIAM : Oh pardon.

MARY : Je peux le voir, maintenant ?

TERESA : Qui ça ?

MARY : Le petit.

TERESA : Première porte à gauche.

MARY : Merci... Tu viens William ?

WILLIAM : Va voir le bébé Mary, je reste avec Teresa.

Mary sort.

TERESA : (*pour elle-même*) Qu'est-ce que je raconte, c'est la deuxième, la première c'est le placard.

On entend un bruit en coulisse

MARY : Oui, c'est le placard.

TERESA : Et voilà, ça devait arriver !...

WILLIAM : Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, Teresa. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

TERESA : (*sur un autre ton*) Excusez-moi, William, je ne sais plus très bien où j'en suis, et vous êtes très gentil.

WILLIAM : Et si on débouchait le vin ?

TERESA : Voilà, c'est une bonne idée.

il prend la bouteille et le tire-bouchon.

WILLIAM : Il peut-être tout simplement allé boire un verre ?...

TERESA : Je ne sais pas.

WILLIAM : (*il tire sur le bouchon mais sans succès*) Si vous préférez qu'on s'en aille; Mary et moi...

TERESA : Non.

WILLIAM : (*il tire toujours*) On comprendrait très bien, vous savez...

TERESA : Mais non.

WILLIAM : On remettrait ça à un autre jour... (*il tire toujours*)... quand Bob et vous ça... On va se revoir souvent maintenant...

TERESA : Vous allez y arriver oui !

WILLIAM : Oui, oui, j'en ai débouché d'autres ! (*il tire*) Ce n'est pas un bouchon... (*il tire*) de vin ordinaire... (*il tire*) qui va me faire peur.

TERESA : Ce n'est pas un vin ordinaire.

WILLIAM : Non, non, on s'est mal compris ! J'ai voulu dire un bouchon ordinaire !... Pas un bouchon de vin ordinaire, mais un bouchon ordinaire de vin ! (*il tire*) Un bouchon ordinaire de vin supérieur ! (*il tire*).

TERESA : J'ai compris.

WILLIAM : J'ai un canif, c'est idiot...

TERESA : Hein ?

WILLIAM : J'ai un canif à sept lames avec ouvre-boîtes, petite et grande lames, poinçon, ciseaux à ongles et tire-bouchon... et j'ai l'habitude du tire-bouchon de mon canif... (*Le bouchon part*) Voilà !

Teresa lui prend la bouteille des mains et la remet sur la table.

WILLIAM : Vous n'avez rien d'autre à déboucher ?

TERESA : Non, ça suffit maintenant. (*elle fait quelques pas sur scène*) Il pouvait boire un verre ici, on ne va pas au bistrot quand on a des invités !

WILLIAM : Il a peut-être voulu seulement prendre l'air, se changer les idées...

TERESA : Il n'avait aucun droit de se mettre en colère, c'est moi qui aurais dû claquer la porte !

WILLIAM : Un peu plus et on ne trouvait personne, si je comprends bien...

TERESA : (*abattue*) Je n'ai vraiment pas de chance.

WILLIAM : Allons, allons, il ne faut pas se laisser abattre, Teresa ! Je le connais moi, il va boire un verre et il sera là dans deux minutes !... Il n'y a pas très longtemps, on a pris un pot ensemble, et il disait tout le temps : "il faut que je rentre, Teresa m'attend"...

TERESA : Comment ?

WILLIAM : Je disais que j'avais vidé une bouteille avec lui, il n'y a pas si longtemps, et ...

TERESA : Mercredi soir ?

WILLIAM : Oui, au café qui est en face du bureau...

TERESA : (*elle se met à rire*) Oh non !... oh non !...

WILLIAM : Mais il ne faut pas le dire à Mary, je lui ai raconté que j'étais au basket...

TERESA : Oh mon petit William !... Vous devez mourir de faim, non ? Et Mary aussi.

WILLIAM : Oui, ça commence à y aller.

TERESA : Tenez, prenez un verre de vin, je vais vous servir un bon dîner... Pauvre Bob... Vous n'avez pas honte, dites-moi !

WILLIAM : Pourquoi ?

TERESA : Qu'est-ce que vous avez dit à Mary quand vous êtes rentré à deux heures du matin ?

WILLIAM : Mais je ne suis pas rentré à deux heures du matin !

TERESA : Comment ?

WILLIAM : On est allé au café à six heures, et j'étais chez moi à sept heures et demie.

TERESA : Quelle idiote, et je marche encore moi.

WILLIAM : Ca va pas être trop cuit ?

TERESA : Oui, on va dîner. Ne vous inquiétez pas, on va dîner. Ah ! Monsieur veut vivre sa vie, et bien on va en faire autant. On va dîner, on va boire comme des trous et puis on va se déshabiller et on va se jeter les uns sur les autres en poussant des cris de joie.

WILLIAM : (*timidement*) C'est qu'on ne voudrait pas se coucher trop tard...

Mary entre

MARY : Qu'il est mignon ! Qu'il est mignon !

TERESA : Qu'est-ce qui se passe encore !

MARY : Le petit ! C'est fou ce qu'il ressemble à son père ! C'est frappant, c'est Bob tout craché !

TERESA : Ne traitez pas mon fils de dégénéré !

MARY : Mais...

TERESA : Son père est un cochon, mon fils n'est pas un cochon !

MARY : Mais...

TERESA : Il est beau, il est normal, il est à moi, c'est mon fils à moi !

Elle sort.

William et Mary ramassant les couverts et les coussins.

MARY : Il y a quelque chose qui ne va pas, non ?

WILLIAM : Oh la la non, ça ne va pas du tout, ici, mais alors pas du tout !

MARY : Qu'est-ce qu'il y a, William ?

WILLIAM : Oh la la, je ne sais pas, mais c'est grave ! On ferait peut-être mieux de s'en aller... elle veut qu'on se déshabille et ... Il ne faut plus accepter d'invitation maintenant !

Florence entre avec un plateau chargé d'avocados.

FLORENCE : Les pauvres, on les a laissés tout seuls ! Vous ne vous ennuyez pas trop ?.... Asseyez-vous Mary.... *(elle montre une place)* Ici... William ici à côté de moi. Frank arrive tout de suite, il a tenu absolument à m'aider à faire le service, je ne sais pas ce qui lui arrive, il est d'une humeur délicieuse tout à coup...

William et Mary s'assoient sur des fauteuils tournants et inclinables à 90°. Ils peuvent ainsi pivoter d'un seul mouvement et se retrouver à la table de Teresa.

FLORENCE : J'espère que vous aimez les avocats. *(elle dispose les quatre assiettes)* Frank les adore... Ne vous attendez surtout pas à de la grande cuisine, c'est un peu à la fortune du pot, ce soir...

Teresa entre avec une soupière.

William et Mary font tourner leurs fauteuils.

TERESA : La choucroute est brûlée... *(William se lève)* Assis !

MARY : Vous ne voulez pas que je vous aide, Teresa ?

TERESA : Non, restez assis et mangez !

Teresa sort. Frank entre avec une carafe de vin.

FRANK : Excusez-moi, mais j'ai décanté le vin...

FLORENCE : Assieds-toi, mon chéri.

FRANK : *(il s'assoit)* C'est une opération délicate, je crois qu'il en vaut la peine... Oh des avocats ! Quelle merveille.

WILLIAM : Ils sont délicieux.

MARY : Ils sont délicieux.

Teresa entre.

TERESA : Je vous ai dit de vous servir, ça va être froid ! *(elle sert du potage à Mary)*

WILLIAM : Et Bob ?

TERESA : Il peut crever.

MARY : Teresa ? Qu'est-ce qui se passe ?

TERESA : *(ignorant Mary)* William ?

WILLIAM : Oui, merci *(elle lui sert de la soupe)*

FRANK : William ?

WILLIAM : Oui, merci. *(il lui sert du vin).*

TERESA : Je sais ce que je vais faire, je vais aller voir son patron ! Je vais tout lui raconter et j'espère qu'il va le fiché à la porte !

FRANK : Ils sont délectables, tes avocats, ma chérie.

FLORENCE : J'ai dit au marchand de faire très attention, je lui ai dit : " c'est pour mon mari et il est très difficile".

FRANK : Toi, tu me soignes trop bien, tu as quelque chose à te reprocher.

TERESA : Qu'est-ce que vous attendez pour manger ! Elle ne vous plaît pas ma soupe ? Elle est très bonne, pourtant ! Elle est très bonne cette soupe ! *(elle éclate d'un rire hystérique)*

MARY : Teresa, qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?...

TERESA : *(elle se calme)* Rien...ça va très bien... très bien...

WILLIAM : Si vous nous disiez ce qui ne va pas, nous pourrions peut-être...

TERESA : Je vous dis que ça va très bien !

William et Mary pivotent une nouvelle fois.

FRANK : Ca me fait penser à ce fait divers extraordinaire.... Il y a une quinzaine de jours.... je t'avais lu l'article, ma chérie, tu te souviens ?... ce drame de la jalousie à Liverpool ? *(silence)* Tu ne te souviens pas ?

FLORENCE : (*froide*) Non, pas du tout... Tu as fini ton avocat ?

FRANK : Oh, vous m'attendez, excusez-moi... (*il mange et se met à rire*) Le titre était irrésistible !...

FLORENCE : Mary et William lisent sûrement les journaux, mon chéri.

FRANK : Ce n'est pas que l'histoire soit très originale, c'est un adultère, et un adultère, ma foi, c'est toujours un peu la même chose, mais le titre nous avait fait mourir de rire !...

FLORENCE : Le poisson doit être en train de brûler, Frank.

FRANK : Attends, attends, j'essaie de retrouver ce titre... je crois que c'est : "Il l'étranglait, lâche-moi, cria-t-elle ou je m'en vais, quand il desserra les mains, elle était partie."

La sonnette de Teresa retentit.

WILLIAM : On sonne, je crois, non ?

TERESA : Oui, on sonne... Un peu de vin ?

FRANK : Moi, ça me fait mourir de rire : " Quand il desserra les mains, elle était partie."

Il éclate de rire, William et Mary rient par politesse, mais se figent devant le visage fermé de Florence.

FLORENCE : Je ne crois pas que tes histoires amusent beaucoup nos amis, mon chéri.

WILLIAM : (*à Teresa*) C'est la sonnette de l'entrée ?

TERESA : Oui.

WILLIAM : Eh bien, il faudrait peut-être aller ouvrir ? ... Il insiste...

TERESA : Allez-y, si ça vous amuse.

William va ouvrir. Florence se lève.

FLORENCE : Je vais chercher la suite, essaye d'être raisonnable, mon chéri.

FRANK : Raisonnable ?

FLORENCE : Oui, je ne peux pas surveiller les deux, le gigot et toi... Alors, soulage-moi un peu...

Elle sort.

William ouvre. Bob entre, un sac en papier à la main. Il a l'air assez éméché.

BOB : Eh bien, mais ça ne va pas mal ici ! C'est la fête ! On s'empiffre ! Hmm que ça a l'air bon tout ça ! de la soupe ! Hmmm c'est bon, c'est bon, c'est bon ! Vous n'avez pas tout mangé, j'espère, bande de chiens ! Il reste un petit quelque chose pour moi, mon amour ?...

TERESA : Rien du tout.

Mais c'est la petite Mary ! Mais oui, c'est la petite Mary ! Comment ça va, mon cuicui ? (*baiser*) Et puis, voilà William ! Voilà William Œil de lynx !... Assieds-toi, William, ne t'occupe pas de moi ! Assieds-toi, je te dis ! (*William s'assied*) Alors, on a bien bavardé ? On s'est tout dit ?

TERESA : Oui, on s'est tout dit.

BOB : Eh bien, tu sais tout maintenant alors ! Tu es contente ? (*il jette le sac sur le buffet*) Bon, on va arroser ça mes amours.

Florence apparaît à la porte de la salle à manger.

FLORENCE : Je ne voudrais pas faire deux voyages...

WILLIAM : Voulez-vous que je vous aide ?

FLORENCE : Non, non, je vous en prie, restez assis.

FRANK : Attends ma chérie, je vais le faire...

FLORENCE : (*en sortant*) Mais non, ne te dérange pas ...

FRANK : Mais si, mais si, ça me fait de l'exercice, ce n'est pas mauvais...

Frank et Florence sortent.

BOB : Ceux qui veulent de la bière, levez la main !... William !... Lève la main !

WILLIAM : Euh, non merci, Bob, je bois du vin, merci...

BOB : (*agressif*) On boit de la bière, ici ! C'est compris ?

TERESA : Nous sommes en train de dîner, Bob.

BOB : Mary !... Mary veut prendre une bière ! N'est-ce pas, Mary ?

MARY : Oh non... non merci...

BOB : Mary ne veut pas de bière ?... Mary serait-elle snob ?... Mary penserait-elle que la bière, c'est pour les cloches ?

TERESA : Ca suffit, Bob !

BOB : Quoi, ça suffit ! J'offre à boire à mes amis, je suis correct, non ! C'est eux qui ne sont pas corrects !... Et les bonnes manières, alors ?

TERESA : (*d'un calme dangereux*) Je te préviens, si tu continues, tu vas le regretter.

BOB : Mesdames et Messieurs, elle va se fâcher ! Je sens qu'elle va se fâcher ! ... Le combat va commencer. A ma droite : Teresa Phillips 1m70, 56 kg, à ma gauche Bob Phillips 1m70, 70 kg et 4 bières.

FLORENCE : (*entrant*) J'ai peur que ce soit un peu trop cuit.

FRANK : (*la suivant avec les assiettes*) Mais non , ma chérie, c'est sûrement parfait.

FLORENCE : C'est peut-être un peu ambitieux de vouloir faire à la fois des soles et un gigot quand on n'a pas l'habitude...

Florence pose le plat et commence à servir.

BOB : (*portant un verre à table*) Et une bière pour la petite Mary !...

MARY : Non, vraiment, Bob, je...

TERESA : Elle t'a dit qu'elle n'en voulait pas !

BOB : Je m'en fous ! Je veux qu'elle boive !

WILLIAM : Bob, permettez-moi de vous dire...

BOB : (*il hurle*) La barbe.

MARY : (*d'une petite voix*) On va s'en aller, William....

WILLIAM : (*d'une petite voix*) Oui, on va s'en aller, Mary....

TERESA : Non, restez ! Si quelqu'un doit partir, c'est ce sale cochon répugnant !

FLORENCE : Je t'assure que tes histoires ne sont pas drôles pour nos amis, mon chéri.

FRANK : (*il rit*) Je trouve ça irrésistible, moi, je suis comme les français, je trouve les histoires de cocu irrésistibles !

BOB : (*il s'approche de Teresa*) Répète un peu que je suis un cochon !...

FLORENCE : (*à Frank*) Tu t'arranges toujours pour créer une ambiance désagréable...

FRANK : Tu exagères, ma chérie, je ne crée pas une ambiance désagréable...

FLORENCE : Si !... Quand William et Mary vont dîner chez leurs amis, je suis sûre qu'ils trouvent une ambiance plus détendue.

TERESA : (*elle prend la soupière*) Cochon !

MARY : (*avec appréhension*) Teresa, je vous en prie...

Ils s'approchent l'un de l'autre.

FRANK : Et l'histoire du type qui rentre chez lui et qui trouve sa femme au lit avec un monsieur...

Teresa se détourne et va vers la cuisine. Bob la suit.

BOB : répète-le un peu que je suis un cochon.

Teresa se retourne et hésite un petit instant.

WILLIAM : (*en se levant*) Ecoutez, Bob...

BOB : (*il crie*) Attention !

Teresa lance à toute volée le contenu de la soupière.

William reçoit presque tout. Mary se met à crier.

Teresa se sauve en courant dans la cuisine criant "Le cochon"

FRANK : ... le monsieur se cache sous les draps, terrorisé. Alors, le mari furieux attrape la bouteille de champagne sur la table de nuit et se met à asperger le lit comme un fou, et quand il a vidé la bouteille, il la lève pour assommer son rival...

Mary et William pivotent une nouvelle fois.

MARY : Ca va, William ?

WILLIAM : Heu... comme ci, comme ça...

FRANK : ... A ce moment-là, la femme se redresse, affolée et crie : "Ne fais pas ça, mon chéri, c'est ton président-directeur-général !"...

Teresa entre avec un plat de choucroute. Bob s'en empare et le donne à Mary.

BOB : (*il tord le bras de Teresa*) Attends un peu, toi !

TERESA : Bob, tu me fais mal !

BOB : Attends un peu !...

Bob oblige Teresa à se plier en arrière, le dos sur la table et l'embrasse avec passion. Mary hurle.

FRANK : Le mari s'approche du lit, et vous savez ce qu'il dit ?

il se met à rire.

TERESA : Brute ! Sale brute !

Teresa gifle Bob et sort précipitamment.

FRANK : Vous savez ce qu'il dit ?

BOB : Oh toi, tu vas l'avoir ta trempe.

Bob se lance à la poursuite de Teresa.

FRANK : Il dit : ' Bonsoir Monsieur le Président, comment allez-vous, Monsieur le Président, oh mais faites attention, Monsieur le Président, vous allez prendre froid, vous êtes trempé !... "

WILLIAM : (*riant*) Ah, ah ! Très bon !

FRANK : (*sur un autre ton*) Mais vous êtes trempé ? (*William rit*). Non, non, "vous" êtes trempé !

William, Mary, Florence et Frank lèvent les yeux au plafond.

FLORENCE : (*à Frank*) Oh !

FRANK : Quoi ?

FLORENCE : Ton bain !

RIDEAU

FIN DU DEUXIEME TABLEAU

ACTE 2

TROISIEME TABLEAU

Le dimanche matin.

Frank fait irruption, comme au 1er acte, en costume de sport, essoufflé. Prend son réveil. Il a évidemment le sentiment qu'il a battu son record.

Il regarde l'heure au chronomètre pour confirmation. Son sourire s'efface. Il fait tinter le chrono, le secoue, écoute le cliquetis et finalement le jette sur la table avec violence. Il éprouve une grande déception.

Il se dirige à grands pas vers la cuisine.

Bob entre en pyjama, l'air maussade, un feuille de papier à la main et la lit, sourcils froncés.

Il hésite un petit instant et compose un numéro de téléphone.

BOB : Allô... Bonjour, c'est Bob... ça va très bien, je vous remercie, et vous enfin... Ah bon ?... C'est douloureux ?... Eh bien, faite des compresses, je ne sais pas, moi... Oui, j'ai compris, c'est bleu et c'est gonflé, mais je ne suis pas médecin, alors... Non, je n'ai pas eu le poignet gonflé au réveil, je suis désolé... Maman, excusez-moi, je vous appelle au sujet de Teresa... Mais je ne sais pas si c'est une foulure, je ne peux pas vous dire ça par téléphone !... C'est probablement rhumatismal. Vous n'avez pas vu votre fille, ce matin ? Est-ce que Teresa est chez vous ?... Non, excusez-moi, mais j'ai des petits problèmes moi aussi... Voilà, et je pensais qu'elle était chez vous... Oui, on s'est un peu disputé hier soir, mais pas au point de... Bon, eh bien si elle n'est pas chez vous, c'est qu'elle est allée faire une course ailleurs. D'accord... d'accord, au revoir Anny et... mais comment voulez-vous que je le sache, si c'est remboursé par la Sécurité Sociale !... (*On sonne à la porte*) Excusez-moi, on sonne... C'est ça, dans l'eau chaude, avec du sel, c'est très bien... et de la moutarde aussi, très bien... Et rajoutez des fines herbes pendant que vous y êtes ! Parce que je n'ai pas le temps, mettez ce que vous voulez, je m'en fous, au revoir !

il raccroche.

BOB : (*il se dirige vers la porte*) Voilà ! (*il ouvre, Mary entre*) Tiens !

MARY : Bonjour, Bob.

BOB : Bonjour.

MARY : Je ne vous dérange pas ?

BOB : Euh... non, entrez...

MARY : Merci.

BOB : Je suis un peu surpris de vous voir...

MARY : Pourquoi ?

BOB : Eh bien, quand vous êtes partis en courant hier soir, William couvert de soupe et vous en larmes, j'ai pensé que... qu'il y aurait peut-être un léger froid entre nous.

MARY : Oh non, pas du tout ! ... On a très bien compris....

BOB : Ah bon.... asseyez-vous.

MARY : Merci.

BOB : Alors ?

MARY : Teresa n'est pas là ?

BOB : non.

MARY : Elle est partie ?

BOB : Oui.

MARY : Elle est partie... heu... ?

BOB : Pour de bon ? Eh bien, je me demande, justement.

MARY : Oh, mon Dieu !

BOB : Je ne sais pas si elle veut refaire sa vie, mais elle a emporté sa brosse à dents, son séchoir, son gant de crin et mon transistor.

MARY : Et le bébé ?

BOB : Ah oui, le bébé aussi.

MARY : Oh, mon Dieu...

BOB : Et puis, elle m'a écrit ça.

Il lui donne le petit mot de Teresa.

MARY : *(elle lit)* "Tu es un pauvre type, je n'ai rien à faire avec un pauvre type, je vais consulter mon avocat, n'oublie pas de nourrir le poisson. Teresa" Oh, mon Dieu....

BOB : Elle m'a tout de même laissé le poisson.

MARY : Oh, mon Dieu...

BOB : Arrête de dire Oh Mon Dieu, ça m'énerve.

MARY : Excusez-moi... Bon, eh bien, je vais m'en aller...

BOB : Mais pourquoi êtes-vous venue, alors ?

MARY : *(elle s'arrête)* Je... Je voulais voir Teresa...

BOB : Oui, j'ai bien compris, mais pour quoi faire ?

MARY : Eh bien, j'ai pensé qu'après la soirée d'hier, elle avait peut-être besoin de...

BOB : De quoi ?

MARY : De... comment dire ?... d'amitié... de conseils...

BOB : Ah, je vois, oui.

MARY : Elle avait l'air si... désespérée quand on est parti...

BOB : C'est ça, vous êtes venue lui offrir une épaule, et votre mouchoir éventuellement...

MARY : Euh...

BOB : Mais malheureusement, elle est allé pleurer ailleurs et, manque de pot, c'est sur moi que vous êtes tombée...

MARY : *(elle reprend son mouvement vers la porte)* Bon, au revoir Bob...

Bob la devance et lui barre le passage.

BOB : Vous êtes tombée sur la bête... le gorille... *(Mary recule)* La brute...

MARY : *(d'une petite voix)* Laissez-moi tranquille...

BOB : Le vampire... J'en ai rêvé toute la nuit.

MARY : : Non, Bob... ça me fait peur...

BOB : Il ne faut pas avoir peur, mon cuicui, je ne suis pas méchant.

MARY : Je ne suis pas vot' cuicui.

BOB : *(il s'écarte de Mary)* Je vous taquine. Allez, rentrez chez vous... C'est quand même gentil d'être venue.

Il s'approche du bocal et se met à nourrir le poisson, l'air désespéré.

Mary l'observe un petit instant.

MARY : Je... je ne peux rien faire pour vous, Bob ?

BOB : *(il se met à rire)* Non, merci.

MARY : Ca m'ennuie de vous laisser comme ça...

BOB : *(il regarde sa montre)* Elle ne va pas rappeler, cette vieille taupe.

MARY : Comment ?

BOB : Ma belle-mère, j'ai été un peu brutal avec elle, tout à l'heure, si Teresa débarque chez elle, elle ne me prévient pas, c'est sûr... Vous ne voulez pas lui téléphoner !

MARY : Moi !

BOB : Oui, vous lui dites que vous appelez de ma part, que je suis désolé d'avoir été nerveux, tout à l'heure, et vous lui demandez si Teresa est là !

MARY : Je ne la connais pas moi.

BOB : *(il l'entraîne de force vers le téléphone)* Vous voulez m'aider ? Et bien c'est le moment. *(il compose le numéro)* Si c'est moi qui appelle, j'en ai pour une heure... vous avez compris, vous appelez de ma part etc... *(il lui donne le téléphone)* Allez !...

MARY : Allô ?... Bonjour Madame, je vous appelle de la part de Monsieur Phillips.

BOB : Bob.

MARY : De Monsieur Bob Phillips.

BOB : Non, Bob tout court.

MARY : De Bob tout court, il est désolé d'avoir été nerveux tout à l'heure et il voudrait savoir si madame Phillips...

BOB : Teresa, c'est sa fille.

MARY : Teresa, c'est sa fille est arrivée... non ?... Non ! ? *(Bob, contrarié, s'éloigne du téléphone)* Ah bon ?... Non ? ... Mon Dieu... pauvre madame.

BOB : Qu'est-ce qui se passe encore ?

MARY : *(la main sur le récepteur)* Elle dit qu'elle a le poignet tout gonflé..

BOB : Raccroché !... Vite !...

MARY : *(au téléphone)* Eh bien, je vous remercie beaucoup, Madame, excusez-moi de ... Une foulure ?... Oui, ou un rhumatisme peut-être... Oh, ça m'étonnerait que ça ne soit pas remboursé par la...

Bob, furieux, lui arrache le téléphone des mains

BOB : *(il crie dans le téléphone)* Fichez-nous la paix ! *(Il raccroche)*

MARY : Ce n'est pas gentil de parler comme ça à votre belle-mère, Bob.

BOB : *(il se tourne vers Mary, encore furieux)* Hein !

MARY : Ce n'est pas sa faute si elle a mal au poignet... c'est curieux d'ailleurs parce qu'il n'est pas chaud, il est juste enflé... Et bien moi, quand ma grand-mère avait ses rhumatismes, elle avait le poignet énorme et... *(Bob regarde Mary un petit instant et se met à rire)* Qu'est-ce qui vous fait rire ?

BOB : Rien, mon cuicui, ça va comme ça, vous en avez fait assez ce matin... Rentrez à la maison, maintenant.

MARY : J'ai encore rien fait.

BOB : Comment ?

MARY : Je peux rester un peu avec vous si vous voulez... William n'a pas besoin de moi, il doit aller chez Frank pour réparer la salle de bains, il y a eu une inondation...

BOB : Pourquoi, il est plombier en plus ?

MARY : Non, mais il adore bricoler...

BOB : Et vous lui avez dit que vous veniez ici ?

MARY : Eh bien, non, parce qu'il est encore un peu furieux à cause de son costume, il m'a demandé de ne pas remettre les pieds chez vous...

BOB : Vous voyez bien ! Rentrez à la maison, mon cuicui, et allez dorloter votre plombier.

MARY : Ca me fait de la peine de vous voir comme ça. Vous ne voulez pas que je... je ne sais pas moi... que je fasse un peu de ménage ? Il y a tellement de désordre ici... si ça vous arrange, je suis prête à faire n'importe quoi...

BOB : N'importe quoi ?

Il s'approche de Mary, l'air lubrique. Elle recule et tombe sur le canapé.

MARY : Ah non... ça ne va pas recommencer. Non - Non - J'aime pas ça !

Bob pousse un rugissement, Mary se tasse au fond du canapé.

BOB : (*il se met à rire*) Vous êtes mignonne, mon cuicui, je suis contents que vous soyez venue, ça me détend... Il y a un balai derrière la porte de la cuisine.

MARY : Un balai ?

BOB : Une serpillière dans le coin, et des torchons au-dessus de l'évier.

MARY : Il ne faut pas vous imaginer que vous pouvez me parler comme à Teresa ! Hein !

BOB : Comment ?

MARY : Pourquoi vous êtes comme ça ?

BOB : Mais qu'est-ce qui vous prend, mon Zoiseau ?

MARY : Et ne m'appellez pas mon Zoiseau ! Je ne vois pas pourquoi je vous fais rire ! tout le temps, ce n'est vraiment pas le moment.

*Elle sort furieuse.
Bob se met à rire.*

BOB : Mary !

Mary apparaît à la porte de la cuisine.

Frank entre avec un café, le chronomètre et le tournevis. Il pose le tout sur la table, s'assied et se met à bricoler le chronomètre.

BOB : (*à Mary*) Allez me préparer un bon café et je vous promets d'être sage.

Mary entre dans la cuisine, l'air toujours furieuse. Bob sort en riant.

Frank laisse tomber le chronomètre dans son café et essaie de le repêcher avec son tournevis.

La sonnette de la porte d'entrée retentit. Frank va ouvrir. Teresa entre.

FRANK : Teresa !... Quelle bonne surprise !...

TERESA : Bonjour Frank... Je ne vous dérange pas ?

FRANK : Mais pas du tout, je suis ravi !... Oh le beau bébé ! Bonjour, mademoiselle, monsieur ? C'est un garçon ? Comment ça va monsieur ? On est bien sage avec sa maman ? On ne fait pas de grosses misères à sa maman ? Alors, qu'est-ce qu'on dit à Franky ? Qu'est-ce qu'on dit à Franky ? Qu'est-ce qu'on...

TERESA : Il ne parle pas encore, Frank.

FRANK : Ah bon !

TERESA : Mais il crie très fort, surtout quand on le réveille... Il vaut mieux le laisser dormir, je crois.

FRANK : Bien sûr, laissons-le dormir, ce petit bout de chou. Venez, on va se mettre là-bas pour ne pas le déranger... (*Frank et Teresa entrent dans le salon*) Asseyez-vous, Teresa.

TERESA : Merci.

FRANK : Alors ? Quel bon vent vous amène ?

TERESA : Eh bien, voilà...

FRANK : Je vous coupe tout de suite, excusez-moi, vous ne voulez pas un peu de café ?

TERESA : Non, merci.

FRANK : Ne vous gênez pas, surtout, je viens d'en faire... Je vous offrirais bien ma tasse, mais il y a un ressort de montre dedans.

TERESA : Non, merci, vraiment !

FRANK : Bon ! Alors, quoi de neuf ?

TERESA : Eh bien voilà,... J'allais chez ma mère et en passant devant chez vous, j'ai pensé qu'il fallait absolument que je parle à quelqu'un de raisonnable... J'ai quitté Bob, Frank.

FRANK : Comment ?

TERESA : J'ai quitté Bob.

FRANK : Pas...

TERESA : Si. J'ai découvert qu'il avait une maîtresse.

FRANK : Vous en êtes sûre ?

TERESA : Oui.

FRANK : Vous avez des preuves concrètes ?

TERESA : Il passe des coups de téléphone mystérieux, il raccroche quand j'arrive, et puis il rentre à des heures impossibles, il invente des histoires invraisemblables pour se justifier... Non, j'en suis absolument sûre.

FRANK : Et vous le quittez parce qu'il vous trompe ?

TERESA : Oui.

FRANK : Enfin, c'est de votre âge...

TERESA : Je suis très malheureuse, Frank !

FRANK : Moi aussi, je pourrais parfois me poser des questions au sujet de ma femme, mais j'essaye de... d'arrondir les angles...

TERESA : Florence !

FRANK : (*il fait quelques pas dans la pièce et se tourne vers Teresa*) Elle est entrée à deux heures du matin, mercredi soir.

TERESA : Mercredi soir ?

FRANK : Oui... Je ne sais pas ce qu'elle a fait de sa soirée mais je ne sais pas non plus si j'ai vraiment envie de le savoir... Il ne faut pas claquer les portes, Teresa ça n'arrange rien.

TERESA : (*pensive*) mercredi...

FRANK : Elle aussi, elle m'a donné un prétexte invraisemblable, mais, moi, j'ai une méthode pour déjouer le mensonge : je fais semblant d'y croire; je l'oblige à se développer, à devenir absurde... Il ne faut jamais dénoncer un menteur, Teresa, il faut l'embrouiller... Mais vous n'êtes pas venue pour que je vous parle de mes problèmes; c'est effrayant ce que je deviens phraseur en vieillissant ! Vous ne croyez pas que ça nous ferait du bien de boire quelque chose ?

TERESA : (*absente*) Hein ?

FRANK : J'ai du thé et du café tout prêts à la cuisine.

TERESA : Merci.

FRANK : Merci oui ?

TERESA : Merci oui.

FRANK : Bravo ! Avec ou sans lait ?

TERESA : Sans lait.

FRANK : Parfait. Excusez-moi, thé ou café ?

TERESA : Café.

FRANK : Très bien. (*il part vers la cuisine et s'arrête une nouvelle fois*) Parce que moi aussi j'aurais pu lui faire une scène et tout casser, mais je préfère lui donner une petite leçon... (*il a un sourire ambigu*) Il y a une curieuse ambiance dans cette maison depuis trois jours, elle ne sait pas très bien où elle en est, je crois... (*il sort*)

TERESA : (*le rappelant*) Frank !

FRANK : (*revenant*) Oui ?

TERESA : Si votre femme vous trompait, qu'est-ce que vous lui feriez à Lui ?

FRANK : Au monsieur qui... Ah ! Je ne le raterais pas, celui-là !... Vous pouvez me faire confiance, je lui causerais un maximum d'ennuis... Mais, pourquoi me demandez-vous ça ?

TERESA : Non... pour rien... Je boirais bien mon café, maintenant, s'il vous plaît...

FRANK : Je vous l'apporte tout de suite...

il sort.

Mary entre avec un chiffon. Elle commence à faire un peu de ménage.

Bob entre. Il n'est pas complètement habillé.

BOB : Le café est prêt ?

MARY : Une minute, j'ai fait la vaisselle. Il y en avait haut comme ça !

BOB : Je ne vous ai pas demandé de faire la vaisselle, je vous ai demandé de faire du café.

MARY : Si vous me parlez comme ça, vous n'aurez rien du tout.

BOB : Je vous demande pardon. (*Elle continue à astiquer. Bob l'observe un petit instant*) Bon, ça va maintenant, c'est propre !

MARY : Ca ne peut pas être propre ! Je viens à peine de commencer, il y a au moins cinq heures de ménage ici !

BOB : Vous n'allez pas rester cinq heures avec ce torchon !

MARY : Quand je commence quelque chose, je vais jusqu'au bout.

BOB : Alors, je vais faire mon Nescafé. (*Mary ne répond pas, elle continue à épousseter... après un petit temps*) C'est vrai qu'il y a un érotisme de la femme de chambre...

MARY : (*Elle s'arrête de frotter*) Hein ?

BOB : C'est drôle, tous les hommes font le même rêve... Ils entrent dans une chambre, il y a une petite femme de ménage qui encaustique le parquet, ils s'approchent d'elle, tout doucement par derrière et hop !

MARY : (*elle jette le chiffon*) Vous ne pouvez pas arrêter une seconde de dire des bêtises !...

BOB : (*d'une voix rauque*) Garde ton chiffon, je te préfère avec ton chiffon...

MARY : Vous m'avez dit que vous seriez sage.

*Mary se dirige vers la cuisine, furieuse. Elle sort.
Bob éclate de rire, il crie :*

BOB : Sans lait, le café !

MARY : Je m'y laisse prendre à tous les coups, je m'en veux, je m'en veux.

*Bob s'assoit. Teresa et lui jettent leur cendres par terre d'un geste synchrone.
Florence entre.*

FLORENCE : Ah, c'est vous, Teresa ! Je me demandais à qui était ce bébé. Bonjour !

TERESA : Bonjour.

FLORENCE : Excusez-moi, mais je ne reconnais pas les bébés, je trouve qu'avant trois ou quatre mois, ils se ressemblent tous... Mais le vôtre est superbe, il a encore grossi depuis la dernière fois, non ?... ça va ?...

TERESA : Très bien, merci.

FLORENCE : Dites-moi, vous êtes bien matinale dans vos visites ?

TERESA : Oui, je suis venue raconter mes soucis à Frank.

FLORENCE : Vos soucis ?... Vous avez des soucis ?

TERESA : Bob me trompe.

FLORENCE : (*surprise*) Ah... ah bon ?

TERESA : Alors je l'ai quitté... et je suis venue faire le point avec Frank.

FLORENCE : Mais... pourquoi avec Frank ?

TERESA : Parce que je l'aime beaucoup, et que j'ai confiance en lui... Je trouve que c'est un homme merveilleux.

FLORENCE : Ah... oui, oui bien sûr, il peut être très bon conseiller.

Frank apparaît.

FRANK : Ah, c'est toi ma chérie...

FLORENCE : Oui, tu me fais un café, s'il te plaît.

FRANK : Bien sûr, mon amour. Avec ou sans lait ?

FLORENCE : Avec.. euh.. non, sans.

FRANK : Parfait, mon amour.

il sort.

FLORENCE : Et vous êtes vraiment sûre que Bob...

TERESA : Ah ça oui, il est si maladroit !... Quand il a une liaison, ça crève les yeux !

FLORENCE : Ah oui ?

TERESA : Il laisse traîner des lettres, il rentre à la maison barbouillé de rouge à lèvres, il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

FLORENCE : Du rouge à lèvres ?

TERESA : Oui, il aime bien les femmes un peu voyantes, mais dans le genre vulgaire, vous voyez ?

FLORENCE : Tiens donc...

TERESA : Hier soir, il est rentré avec des cheveux sur sa veste. Je crois que c'est la première fois que j'en vois autant.

FLORENCE : Hier soi...

TERESA : Oui, des cheveux carottes, un peu gras, avec des racines longues comme ça...et puis, il empestait la violette... j'imagine la fille... C'est drôle qu'il aime ça, vous ne trouvez pas ?

FLORENCE : Oui, c'est drôle.

TERESA : Enfin ! Et vous, ça va ?

FLORENCE : Très bien, je vous remercie.

TERESA : Je vous trouve l'air un peu fatigué.

FLORENCE : Ah bon ?

TERESA : Oui, vous avez une petite mine, mais enfin, ce n'est pas monstrueux.

Frank entre avec les deux tasses.

FRANK : Teresa t'a raconté, ma chérie ?

FLORENCE : Oui, à l'instant.

Teresa se lève.

TERESA : Merci Frank, merci pour le café mais je crois que je vais rentrer.

FRANK : Oh ! déjà ?

TERESA : Oui, il faut que je m'en aille.

FRANK : Tant pis. Vous allez chez votre mère.

TERESA : Non, j'ai réfléchi. Je vais rentrer à la maison.

FRANK : Ah, bravo !

TERESA : Vous avez raison, c'est idiot de claquer les portes... Je vous remercie, Frank, vous m'avez beaucoup aidée.

FRANK : Mettons que je suis un peu plus âgée que vous, voilà tout.

TERESA : Au revoir, Frank... (*à Florence*) Au revoir.

FLORENCE : Au revoir.

FRANK : (*il raccompagne Teresa*) Vous verrez que tout ça vous fera sourire dans quelques années... Je vous aide à sortir le landau.

Ils sortent.

Florence boit son café, l'air pensif.

Mary entre avec le café de Bob.

MARY : Voilà votre café. (*elle aperçoit que Bob n'est pas là.*) Bob ?

Pas de réponse. Mary hésite une seconde et pose les tasses sur un meuble. Puis elle recommence à essuyer la poussière.

Frank entre et s'approche de Florence.

FRANK : Tu as l'air toute triste, ma chérie, c'est l'histoire de Teresa ?

FLORENCE : Euh... Oui, oui, c'est assez triste effectivement.

FRANK : Moi, en tout cas, je m'en vais dire un mot à Bob Phillips tout à l'heure !

FLORENCE : Comment ?

FRANK : Je vais lui faire un peu la leçon ! D'homme à homme ! J'espère que ça lui donnera à réfléchir.

FLORENCE : Tu ne va pas recommencer à te mêler de...

FRANK : Mais enfin, ma chérie, c'est effrayant ce qui se passe dans mon bureau ! Il y a un vent de folie sexuelle tout à fait inadmissible ! William avec ses chaussures de

basket, Bob avec ses liaisons crapuleuses, ce n'est plus un bureau d'études, c'est Babylone !

FLORENCE : Mais qu'est-ce que tu racontes, c'est absurde, elle se monte la tête, c'est évident, c'est absurde, c'est sûrement..

FRANK : Tu n'as pas besoin de la salle de bains ?

FLORENCE : Hein ?

FRANK : Parce que William m'a proposé très gentiment de réparer les dégâts. Il a téléphoné tout à l'heure, il ne va sûrement pas tarder maintenant.

FLORENCE : (*elle s'énerve*) Pourquoi William ? Tu ne peux pas appeler un plombier comme tout le monde ! Ah ! Non, vraiment, tu sais ! Tu es... tu es impossible !

elle sort.

Frank hésite un petit instant et se dirige vers le téléphone. Il compose un numéro.

Le téléphone de Teresa sonne. Mary regarde l'appareil, puis la porte, espérant que Bob se manifeste. Après quelques somneries, elle se décide à décrocher.

MARY : Allô ?

FRANK : Allô ?

MARY : Allô ?

FRANK : Allô ?

MARY : Euh.. voulez parler à Monsieur Phillips ?

FRANK : Qui est à l'appareil ?

MARY : Hein ?.. Euh... c'est moi.

FRANK : Qui, moi ?

MARY : Mary.. Mary Featherstone.

FRANK : Mary Featherstone ?

MARY : Qui parle ?

FRANK : Monsieur Phillips est là ?

MARY : Euh... oui, il se lave.

FRANK : Quoi ?

MARY : Il est dans la salle de bains.

FRANK : Qu'est-ce que vous faites ?

MARY : Quand ?

FRANK : Non. Là. Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

MARY : Moi ?... Euh... Je m'occupe.

FRANK : Vous pouvez me passer Bob, s'il vous plaît ?

MARY : (*elle appelle*) Bob ?... (*au téléphone*) Je crois qu'il n'a pas tout à fait fini de s'habiller.

FRANK : (*pour lui-même*) Non, ce n'est pas possible...

MARY : C'est de la part de qui, s'il vous plaît ?

FRANK : Hein ?.. Non, rien, je rappellerai.

Il raccroche.

MARY : Allô ?... Allô ?...

Bob entre, une serviette éponge à la main.

BOB : Qui est-ce ?

MARY : Je ne sais pas... Il a dit qu'il rappellerait...

BOB : Il faut demander de la part de qui, mon cuicui !

MARY : Mais je n'ai pas arrêté !... (*Bob sort*) Bob ! Votre café !

BOB : (*off*) J'arrive.

FRANK : (*il réfléchit à haute voix*) Admettons que Mary Featherstone soit la maîtresse de Bob Phillips... C'est un peu gros mais pourquoi pas ?... Admettons que ma femme m'ait menti pour couvrir Mary Featherstone... (*Florence entre sans qu'il s'en aperçoive*) Voilà qui crée une situation intéressante... très intéressante...

FLORENCE : Qu'est-ce qui se passe encore ?

FRANK : Ah, justement !... J'aimerais bien avoir une petite conversation avec toi.

FLORENCE : Comment ?

FRANK : Assieds-toi, j'ai à te parler.

FLORENCE : Mais je n'ai pas le temps, mon chéri...

FRANK : Je crois que tu me dois une explication.

FLORENCE : Une explication ?

FRANK : Je viens d'appeler Bob Phillips.

FRANK : Ah ! bon !... Alors, tu sais tout ?

FRANK : Oui et franchement, je suis un peu déçu.

FLORENCE : (*surprise*) Un peu déçu ?

FRANK : Mais oui, pourquoi toutes ces cachotteries, enfin ! C'est puéril ! Tu pourrais me tenir au courant de ce genre de choses !

FLORENCE : (*ahurie*) Te tenir au courant...

FRANK : Eh bien, voyons ? Qu'est-ce qui t'a pris de faire tous ces mystères ?

FLORENCE : Eh bien... j'avais peur que... que tu le prennes mal.

FRANK : Ah ça me chiffonne un peu, c'est sûr.

FLORENCE : (*de plus en plus surprise*) Ca te chiffonne ?...

FRANK : Dis-moi, pendant que j'y pense, tu as pensé à fermer l'eau ?

FLORENCE : Hein ?

FRANK : William va arriver, il faut fermer l'eau... Qu'est-ce que je disais ?

FLORENCE : Que... que ça te chiffonnait...

FRANK : Ah oui, c'est stupide, enfin, quand il arrive une histoire de ce genre, tu me la racontes.

FLORENCE : (*ahurie*) Quoi !

FRANK : Mais naturellement, ça m'évite de faire des gaffes. Penses-y la prochaine fois.

FLORENCE : La prochaine fois ?

FRANK : Bon, je vais me changer avant que William n'arrive.

Il se dirige vers la porte.

FLORENCE : Mais... Frank ?...

FRANK : (*s'arrête*) Oui ?

FLORENCE : Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

FRANK : Comment ça ?

FLORENCE : Eh bien... en ce qui nous concerne ?

FRANK : A mon avis, tu devrais préparer un petit cocktail pour William, il va en avoir besoin... Et n'oublie pas de fermer l'eau.

Frank sort.

FLORENCE : (*stupéfait*) Eh bien, ça alors !...

Elle sort.

Mary surgit avec un aspirateur et cherche une prise de courant.

Elle finit par se glisser sous la table.

Teresa entre. Elle voit l'aspirateur qui se déplace tout seul sur le parquet, tiré par Mary invisible.

Après un petit moment de surprise, elle prend un plateau et le laisse tomber sur la table.

Mary sort.

MARY : (*joyeuse*) Teresa !... Je suis contente de vous voir.

TERESA : (*surprise*) Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

MARY : Un peu de ménage... Vous voyez.

TERESA : Du ménage ?

MARY : J'ai pensé que vous auriez besoin d'un coup de main, ce matin...

TERESA : Oh Mary, il ne fallait pas; c'est trop gentil.

MARY : Je suis contente que vous soyez rentrée. Où est le petit ?

TERESA : Je l'ai laissée chez ma mère... Il est là ?

MARY : Bob ? Oui, il finit de s'habiller.

TERESA : Comment est-il ?

MARY : Nerveux... très nerveux.

TERESA : Il était... triste ?

MARY : Oui, je crois... il a nourri le poisson.

TERESA : Ah bon.

MARY : Tout n'est pas mauvais en lui, vous savez.

TERESA : (*rêveuse*) Oui... (*Florence va au téléphone et compose un numéro*) Il vous bat souvent ?

TERESA : Comment ?

MARY : (*rêveuse*) Non, rien...

TERESA : Il y a des moments où j'ai envie de le...

MARY : Oui.

Le téléphone sonne. Mary sursaute. Teresa va décrocher.

TERESA : Allô ?... (*Florence raccroche, l'air contrarié*) Allô... (*Teresa raccroche brutalement.*) Elle n'a pas encore compris, j'ai l'impression.

Bob apparaît à la porte. Mary et Teresa se tournent vers lui.

BOB : Tiens, tiens !

TERESA : Oui.

Ils se font face. Mary fasciné, se trouve prise entre Bob et Teresa.

BOB : Tu as oublié quelque chose ?

TERESA : Non.

BOB : Alors ?

TERESA : Alors quoi ?

BOB : Je t'écoute.

TERESA : Tu es ignoble, tu sais.

BOB : Oui.

Mary suit cet échange, pétrifiée.

TERESA : Tu me dégoûtes.

BOB : Viens ici.

TERESA : Non.

BOB : (*il crie*) Viens ici !

Mary pétrifiée recule vers Teresa.

TERESA : Viens ici toi-même !

Mary se redresse et fait front avec Teresa.

BOB : Bon.

Bob s'avance vers Teresa. Mary s'écarte, de plus en plus terrorisée. Bob prend Teresa dans ses bras et lui saisit les cheveux.

BOB : *(Doucement)* Idiote.

TERESA : *(même ton)* Idiote.

Long baiser pendant lequel la sonnette de la porte de Florence retentit. Elle va ouvrir.

Bob, tenant toujours les cheveux de Teresa, fait coulisser la fermeture éclair de sa robe et la conduit doucement vers la porte de la chambre.

Mary les regarde, bouche bée.

Florence entre avec William qui brandit une clé à molette.

Mary hésite une seconde, puis sort.

WILLIAM : Au travail, au travail !

FLORENCE : Asseyez-vous, William, Frank sera là dans une minute, il est en train de s'habiller.

WILLIAM : On va voir cette tuyauterie ! J'ai hâte de voir cette tuyauterie ! Je suis passionné par la tuyauterie !

FLORENCE : Vraiment ?... Voulez-vous boire quelque chose ?

WILLIAM : Non, sans façon, merci... *(temps)* Je voudrais profiter de l'occasion pour vous dire combien Mary et moi avons été enchantés de ce délicieux repas.

FLORENCE : Merci.

WILLIAM : C'est moi qui vous remercie. *(Un temps. Florence sourit gauchement à William qui lui renvoie son sourire)* C'est toujours joli ce que vous portez.

FLORENCE : Merci.

WILLIAM : Très chic, très élégante...

FLORENCE : *(après un temps)* Je voudrais vous poser une question, William.

WILLIAM : Mais je vous en prie.

FLORENCE : Ca va peut-être vous surprendre, mais c'est purement théorique.

WILLIAM : Je vous écoute.

FLORENCE : C'est pour savoir comment vous réagiriez !...

WILLIAM : Oui ?

FLORENCE : Si vous appreniez que votre femme vous trompait ?

WILLIAM : Eh bien, voilà effectivement une curieuse question !...

FLORENCE : Oui, mais essayez d'y répondre.

WILLIAM : C'est-à-dire que c'est pas du tout le style de Mary, vous comprenez...

FLORENCE : Il ne s'agit pas de Mary, bien sûr, je vous répète que c'est une question théorique, dans l'absolu...

WILLIAM : Dans l'absolu ?

FLORENCE : Oui.

WILLIAM : Excusez-moi, mais j'ai du mal à imaginer ce genre de...

FLORENCE : Est-ce que vous diriez à votre femme : ' Je suis un peu déçu, ma chérie, je voudrais que tu me tiennes au courant de ce genre de choses. Quand tu recommenceras, viens me raconter, ça me fera plaisir. '

WILLIAM : Ah sûrement pas, non.

FLORENCE : Ce n'est pas ce que vous diriez, n'est-ce pas ?

WILLIAM : Ah non ! Moi, je la battrais... je la.... je la....

Frank entre.

FRANK : Bonjour, mon petit William, asseyez-vous. *(il va prendre la bouteille de whisky)* Je vous prépare un petit scotch ?

WILLIAM : Oh non, pas pour moi, holà, je ne bois jamais le matin, surtout quand j'ai de la plomberie à faire ! Attention, c'est un travail de précision, la plomberie !...

FLORENCE : Bon, eh bien moi, je vais vous laisser...

FRANK : Non, ma chérie, tu restes avec nous.

FLORENCE : Mais j'ai du travail, Frank...

FRANK : Assieds-toi, s'il te plaît. *(à William)* Avec ou sans glace ?

FLORENCE : Il te dit qu'il ne veut pas boire, mon chéri.

WILLIAM : Non, je ne peux pas surtout, je ne peux pas m'occuper du sanitaire et boire du scotch, où on boit du scotch ou on fait de la plomberie, où on boit du sanitaire et on fait du scotch....

FRANK : (*il pose le verre devant William*) Mon petit William, je ne vous cache pas que nous allons passer un moment pénible et je pense qu'un verre vous feras du bien.

WILLIAM : Je m'en doutais ! Le carrelage est foutu !

FRANK : Non, il ne s'agit pas de carrelage, William.

WILLIAM : Ne me dites pas que les caissons sont touchés ! C'est toute votre installation électrique qu'il va falloir refaire en plus !

FRANK : Vous vous égarez, mon petit William, il ne s'agit pas de notre installation électrique, mais d'une affaire beaucoup plus grave.

WILLIAM : Plus grave ! Alors là, j'ai peut-être pas amené tout ce qu'il faut.

FRANK : Je sais que la nouvelle va vous causer un choc, William, je vous demande de prendre les choses calmement. Nous t'écoutons ma chérie.

FLORENCE : (*surprise*) Hein ?

FRANK : Je t'ai demandé de rester avec nous pour que tu racontes toi-même à William le rôle que tu as joué dans cette triste affaire.

FLORENCE : Mais... quelle affaire ?

FRANK : Comment, quelle affaire ! L'affaire Bob Phillips, évidemment !

FLORENCE : Quoi !

FRANK : Nous t'écoutons, ma chérie.

FLORENCE : Mais tu es fou, Frank !...

William
FRANK : Excusez-moi, mais je suis venu pour réparer le sanitaire, je ne voudrais surtout pas me mêler de vos affaires...

FRANK : Mon petit William, vous comprendrez la gêne de ma femme tout à l'heure. Elle sait qu'elle m'a déçu et que je réprouve son rôle dans cette histoire. Maintenant c'est à toi de parler ma chérie, nous t'écoutons.

FLORENCE : Mais enfin !... ce n'est pas vrai, Frank, tu ne peux pas me demander une chose pareille !...

FRANK : Si, j'estime que William a le droit de savoir.

FLORENCE : (*stupéfaite*) William a le droit de savoir !... Mais pourquoi William ? Pourquoi pas le boucher ou le facteur, pendant que tu y es ! Si tu veux m'humilier en public, pourquoi n'invites-tu pas tous nos amis, et tout ton bureau, et tous les commerçants du quartier !...

FRANK : Excuse-moi, mais je ne vois pas ce que le facteur ou le boucher viendraient faire dans cette affaire...

WILLIAM : Excusez-moi, mais je ne vois pas très bien ce que j'y fais moi-même, je suis venu ici pour m'occuper du sanitaire...

FLORENCE : Et moi qui m'étonnais de ta réaction !... Mais j'aurais préféré que tu m'insultes, que tu me battes, que tu me jettes dehors, au moins j'aurais eu l'impression que tu tenais un peu à moi !... Mais ça !... Oh, c'est ignoble...

WILLIAM : Je vous demande pardon, mais je disais que j'étais venu pour les sanitaires...

FLORENCE : Ah, foutez-nous la paix avec vos sanitaires, vous !

WILLIAM : Excusez-moi, mais je ne sais plus très bien pourquoi je suis venu, alors...

FLORENCE : (*à Frank*) Tu ne crois pas que j'ai assez honte comme ça ?

FRANK : Mais ne te mets pas dans des états pareils, enfin, je veux simplement que les choses soient claires !

FLORENCE : Mais pourquoi devant cet ahuri ?

FRANK : Mais parce qu'il a le droit de savoir, cet ahuri, bon Dieu.

WILLIAM : Je n'ai pas de susceptibilité particulière, mais faudrait pas abuser non plus voyez.

FRANK : Excusez-moi, mon petit William.

WILLIAM : Je ne comprends rien du tout, Monsieur Foster, mais alors rien du tout...

FLORENCE : Eh bien, je vais vous expliquer, moi. Il a choisi la façon la plus sordide, la plus ignoble, pour vous dire qu'il y avait une liaison navrante entre Bob Phillips et ...

FRANK : Et votre femme, William.

FLORENCE : Quoi ?

WILLIAM : Ma femme ?

FRANK : Oui, William, votre femme. Je suis désolé, je n'aime pas me mêler des affaires des autres, mais ma

propre femme ayant été impliquée dans cette triste histoire, nous vous devons la vérité.

FLORENCE : (*ahurie*) Mais qu'est-ce tu racontes ?...

WILLIAM : (*il éclate de rire*) Ma femme avec ?... Permettez-moi de m'esclaffer avec virulence.

FRANK : Ne riez pas, William, c'est malheureusement vrai. Ce matin, Teresa est venue m'annoncer que Bob avait une maîtresse...

WILLIAM : Oui mais ce n'est pas ma femme, ma femme ne peut pas être la maîtresse de Bob Phillips, elle est la maîtresse de personne, ma femme, puisque c'est ma femme, enfin voyons...

FLORENCE : C'est insensé !... Il est complètement fou !...

FRANK : Je vous en prie ! Je téléphone un peu plus tard à Bob pour lui faire la leçon et qui me répond ? Mary Featherstone ! Votre femme, William !

FLORENCE : Mary Featherstone ?... avec Bob Phillips ?...

WILLIAM : Ma femme avec Bob Phillips !

FRANK : Elle avait l'air très embarrassée au téléphone, et je comprends ça, la situation était plutôt scabreuse, Bob dans la salle de bains et elle était occupée à remettre de l'ordre dans la chambre.

WILLIAM : Mary dans la salle de bains ?

FRANK : Non, Mary dans la chambre et Bob dans la salle de bains.

WILLIAM : Mais pourquoi ?

FRANK : Excusez-moi, mon vieux, mais je ne peux pas être plus précis.

WILLIAM : Ce n'est pas possible !... Mais ce n'est pas possible !...

FLORENCE : Mais bien sûr, tout cela est absurde !...

FRANK : Pas du tout. C'est clair, maintenant, j'a tout compris. Tu couvrais Mary Featherstone depuis trois jours.

FLORENCE : Comment ?

FRANK : Elle a un amant et tu lui sers d'alibi. Vous êtes censées sortir ensemble, et elle va retrouver Bob. Ça explique tes prétendues rencontres avec Mary Featherstone.

FLORENCE : Mais c'est absolument ridicule, Frank !...

FRANK : Ah bon ? Tu as une autre explication à me donner, ma chérie ?

FLORENCE : (*gênée*) Heu... non... non...

FRANK : Veux-tu bien me dire pour quelle autre raison tu aurais amené l'histoire Featherstone sur le tapis ?

FLORENCE : Heu... aucune... non, aucune...

FRANK : Bon.

WILLIAM : Ma femme avec ?... mais c'est dégoûtant !... (*il boit son verre d'un trait et le tend à Frank*) Encore !

FRANK : Mon petit William, ne vous emballez pas, je vous en prie.

WILLIAM : Encore !...

FRANK : ...la même chose ?

WILLIAM : Double ! (*Frank sert du whisky à William. A Florence*) Alors, c'est pour ça que vous me posiez toutes ces questions tout à l'heure !...

FLORENCE : Comment ?

WILLIAM : Quand vous me demandiez ce que je ferais si ma femme me trompait !... c'est pour ça !...

FLORENCE : Calmez-vous William.

WILLIAM : Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai fait pour cette femme, Madame Foster ! Tout, tout ! Quand je l'ai rencontrée, elle n'était rien, vous m'entendez, rien ! Je l'ai sortie de ce rien pour la hisser à mon niveau ! Elle ne savait pas s'habiller, je l'ai aidée à choisir ses robes et elle est devenue une femme élégante ! Elle ne savait pas réparer un plomb, je lui ai appris à gratter un plafond, à faire une épissure, à changer un joint de robinet, et c'est devenu un parfait bricoleur ! Elle n'avait aucune vie culturelle, je l'ai emmenée aux concerts, aux conférences, au basket ! Et maintenant qu'elle est devenue une femme du monde, qu'elle brille en Société, qu'elle joue au basket, elle se vautre avec ce cochon de Bob Phillips !...

FRANK : William, il faut vous calmer, maintenant. Voulez-vous rester à déjeuner avec nous ?

WILLIAM : Ce cochon de Bob Phillips !... Mais comment ose-t-il ?... Comment ose-t-il ?...

FLORENCE : Asseyez-vous William, ne...

WILLIAM : Comment ose-t-il ?...

FRANK : Ne vous montez pas la tête, mon petit William...

WILLIAM : Comment ose-t-il ?...*(William se précipite dehors)*

FLORENCE : Arrête-le, enfin !

FRANK : Trop tard.

FLORENCE : Non mais tu te rends compte de ce que tu viens de faire !

FRANK : Quoi ?

FLORENCE : Il a complètement perdu l'esprit, ce malheureux, il est capable de tout, il peut tirer sur quelqu'un !

FRANK : Avec une clé à molette ?

FLORENCE : C'était un couple heureux avant que tu ne te mêles de leurs affaires !

FRANK : Je ne me suis mêlé de leurs affaires que parce que tu m'y as forcé, ma chérie.

FLORENCE : Pourquoi ?

FRANK : Penses-tu vraiment que je sois le plus à blâmer dans cette histoire ?

FLORENCE : *(après un temps)* Je ne recommencerai plus jamais, Frank... ça je te le jure, plus jamais. *(elle se dirige vers la porte)* Excuse-moi, j'ai besoin de... de me reposer un peu...

Elle sort.

Frank réfléchit un instant, un petit sourire aux lèvres et va décrocher le téléphone.

FRANK : Je vais tout de même essayer de l'arrêter... ça va peut-être un peu loin tout ça.

Il compose son numéro.

Mary sort de la cuisine de Bob et atteint la porte d'entrée au moment où le téléphone sonne. Après un instant d'hésitation, elle répond.

MARY : Allô ?

FRANK : Allô ?

MARY : Allô ?

FRANK : Allô ?

MARY : Vous voulez parler à Monsieur Phillips ?

FRANK : Mary ?

MARY : Euh.. oui ?

FRANK : Mary, c'est Frank Foster à l'appareil, passez-moi vite Bob Phillips.

MARY : Oh bonjour Monsieur Foster, comment allez-vous Monsieur Foster ?

FRANK : Très bien, passez-moi Bob Phillips tout de suite, c'est très important...

MARY : Je suis désolée, Monsieur Foster, je ne peux pas vous le passer, il est occupé en ce moment...

FRANK : Alors, écoutez-moi bien, Mary, raccrochez immédiatement et quittez l'appartement de Bob le plus vite possible !...

MARY : Comment ?

FRANK : Ne posez pas de questions surtout, faites ce que je vous dis, raccrochez et sauvez-vous !

MARY : Mais...

FRANK : Et avant de partir, allez dire à Bob de s'enfermer à clé dans sa chambre.

MARY : Mais je ne peux pas le déranger, Monsieur Foster, il est avec...

FRANK : Ne discutez pas, je vous en supplie, vous êtes peut-être en danger, je vous demande de sauter dans un taxi et de venir chez moi ! Ne rentrez surtout pas chez vous !

MARY : Chez vous ?

FRANK : Oui, chez moi, tout de suite ! Je vous expliquerai, dites à Bob qu'il dise à William que vous êtes chez moi, mais dépêchez-vous pour l'amour du ciel !

MARY : Mais Monsieur Foster, je ne peux pas venir chez vous maintenant, il faut que je m'occupe du déjeuner de William.

FRANK : William a une clé à molette, Mary !

William entre

WILLIAM : *(il crie)* Mary !

MARY : *(au téléphone)* Oh Monsieur Foster, quand on parle du loup, il montre l'oreille ! *(à William)* Bonjour mon chéri...

FRANK : *(il crie dans le téléphone)* Cachez-vous Mary !
Cachez vous !...

WILLIAM : *(il crie)*

MARY : Ne crie pas comme ça chéri, je cause avec
Monsieur Foster.*(au téléphone)* Je vous entends très mal,
Monsieur Foster...

WILLIAM : *(il crie)* Je ne voulais pas y croire, mais c'est
vrai !

FRANK : *(au téléphone)* Passez-moi William, Mary, je
vais lui expliquer, c'est un malentendu !

WILLIAM : *(il crie)* Tu n'as pas honte ! Tu n'as pas
honte !

MARY : *(au téléphone)* Ne quittez pas un instant,
Monsieur Foster William fait du bruit, je n'entends rien...

FRANK : Mary, Mary, vous m'entendez ? Mary, passez-le
moi. *(se rendant compte qu'il ne parle à plus personne)*
Oh la la la la !

WILLIAM : *(il crie)* Comment as-tu pu faire une chose
pareille ! Comment as-tu pu !

MARY : Mais qu'est-ce qui se passe William ?

FRANK : *(au téléphone)* Mary, reprenez-lui sa clé à
molette !...

WILLIAM : Comment as-tu osé venir ici ! Un dimanche
matin ! Le jour du Seigneur !

MARY : Ne quittez pas. Mais, je suis venue consoler
Teresa, mon chéri, malheureusement, elle n'était pas là...

WILLIAM : Alors, tu as consolé Bob ?

MARY : Exactement, je lui ai donné un petit coup de
main.

WILLIAM : Un petit coup de main ?

FRANK : *(au téléphone)* Mary, pour l'amour du ciel,
passez-le moi, je vais lui expliquer !...

WILLIAM : Viens à la maison tout de suite ! Viens à la
maison tout de suite !

MARY : Mais je ne peux pas, mon chéri, j'ai Monsieur
Foster au téléphone. *(au téléphone)* Comment va Madame
Foster, Monsieur Foster ?

FRANK : Mary, mais ce n'est pas le moment enfin !...

WILLIAM : *(il crie)* Mary !

MARY : *(elle sursaute)* Ne crie pas comme ça, enfin, tu
me fais peur.

Elle se met à se ronger les ongles.

WILLIAM : *(il lui tape sur la main, mais sans résultat)*
Je n'ai jamais été violent, Mary, mais je suis sur le point de
l'être, Mary, ne me pousse pas à bout, Mary !...

FRANK : Allô ?... Allô ?...

MARY : *(à William)* Mais qu'est-ce qui t'arrive, William ?
Pourquoi cries-tu après moi, j'ai essayé d'être gentille...

WILLIAM : Gentille ! Tu n'as pas honte ! Prostituée !...

FRANK : Allô !...

Bob entre en robe de chambre

BOB : Qu'est-ce que c'est que ce chahut, bon Dieu !...
Vous ne pouvez pas aller faire vos scènes de ménage
ailleurs !...

WILLIAM : Ah te voilà cochon !

*William bondit sur Bob et lui envoie un coup de poing
dans l'estomac.*

BOB : *(il tombe sur les genoux avec un gémissement)*
Aah !...

MARY : *(elle crie)* William !

FRANK : *(il crie)* Allô !... Allô !...

Florence entre

FLORENCE : Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi cries-tu
comme ça ?

FRANK : Je ne sais pas ce qu'ils font, ils se battent !

FLORENCE : Qui ça ?

FRANK : William est chez Bob !

FLORENCE : Ce n'est pas vrai !

BOB : Mais qu'est-ce qui lui arrive, il est fou ou quoi !

MARY : William, tu es fou !...

FLORENCE : C'est toi qui as provoqué tout ça, tu es fou
!

WILLIAM : Allez, debout bigame, debout séducteur !...

BOB : Mais il est complètement dingue, ce type, il est malade !

Teresa entre en robe de chambre.

William s'élance à nouveau sur Bob et le frappe dans l'œil. Bob s'écroule.

Mary tenant toujours l'appareil pousse des cris.

Frank qui entend au téléphone ce qui se passe, pousse un cri et fait un saut en arrière.

Florence se met à crier elle aussi.

Teresa s'empare d'un plateau et se met à frapper William sur la tête.

William s'enfuit, poursuivi par Teresa.

Mary laisse tomber le récepteur et sort en poussant des cris.

Teresa lance le plateau sur William qui arrive à la porte en chancelant, puis elle se penche sur Bob pour le ranimer.

Presque immédiatement, Mary fait irruption chez Frank.

Frank et Florence ont un recul de surprise.

MARY : *(elle crie)* Aaaah !...

Mary tombe évanouie.

RIDEAU

FIN DU TROISIEME TABLEAU

ACTE 2

QUATRIEME TABLEAU

Même décor, même jour, une heure plus tard.

Frank est seul en scène, il téléphone.

FRANK : *(en cours de communication)* ... sauté dans un taxi et elle est venue directement chez nous... Oui, oui, elle est chez nous depuis une heure... Et vous, où êtes-vous ? ... Dans une pharmacie ?... Un coup de plateau sur la tête ? Ce n'est pas grave, au moins ?... Ecoutez William, venez à la maison et je vous expliquerai... Oui, venez la chercher tout de suite, elle vous attend... C'est ça, à tout de suite. *(Il raccroche, Florence entre)* Il arrive.

FLORENCE : Elle descend.

FRANK : Ca va mieux ?

FLORENCE : Complètement ahurie.

FRANK : Lui aussi.

FLORENCE : C'est un vrai couple. *(On sonne)* Déjà !

Elle se dirige vers la porte.

FRANK : Non, ce sont les Phillips.

FLORENCE : *(elle s'arrête)* Mais... pourquoi les Phillips ?

FRANK : Eh bien, j'ai pensé qu'il serait peut-être souhaitable de faire le point sur cette affaire tous ensemble.

FLORENCE : Ca continue, alors ! Tu as failli envoyer la moitié de ton personnel à l'hôpital et tu t'obstines ! *(Florence va ouvrir, furieuse. Bob et Teresa entrent. Bob a un œil au beurre noir.)* Entrez, entrez !

Bob et Teresa saluent Florence et s'avancent vers Frank qui les attend, la main tendue.

TERESA : Bonjour, Frank.

FRANK : Bonjour, Teresa, Asseyez-vous.

BOB : Ca va, Frank ?

FRANK : *(faisant allusion à l'œil de Bob)* Eh bien, dites donc... C'est William qui vous a arrangé comme ça ?

BOB : Justement, je voulais vous en parler, Frank, il ne faut pas le garder avec nous ce type, il est complètement dingue, il faut le renvoyer au contentieux...

FRANK : (à Florence) Va chercher Mary, ma chérie...

Florence sort.

BOB : C'est un épileptique, il débarque chez les gens la bave aux lèvres...

FRANK : Calmez-vous, Bob, il y a eu un malentendu et j'attends que nous soyons tous réunis pour le dissiper.

BOB : Tous réunis ?

FRANK : Oui, Mary descend et William va arriver d'un moment à l'autre.

BOB : Ah non, ah non, alors moi je ne reste pas, excusez-moi Frank, mais je ne veux pas revoir ce malade, moi ! J'ai l'estomac en compote et un œil au beurre noir, ça suffit comme ça !

Mary entre avec Florence.

FRANK : N'ayez pas peur, Bob, tout se passera très bien... Asseyez-vous Mary.

BOB : Mais je n'ai pas peur, si cet avorton ne m'avait pas pris par surprise, je...

MARY : De qui parlez-vous ?

BOB : De votre mari, bien sûr.

MARY : William, un avorton ? Vous étiez moins fier tout à l'heure !

BOB : Comment ?

MARY : Il vous a démolé en deux coups de poing, et encore, il n'a pas mis toute sa puissance.

BOB : Quoi !

FRANK : Bob ! Mary ! Je vous en prie !...

TERESA : (à Mary) Bob aurait pu l'assommer d'un coup de poing, il est beaucoup plus fort !

FRANK : Teresa, s'il vous plaît...

MARY : William ne boit pas, William fait du sport et il est très musclé !

Bob éclate d'un rire sardonique.

FRANK : Mary !... Je vous en prie, mes enfants, je vous ai réunis pour vous réconcilier !...

BOB : Musclé !

MARY : Parfaitement.

TERESA : Tu es beaucoup plus fort que lui, Bob.

MARY : Pas du tout, c'est le mien le plus fort.

TERESA : Il est deux fois plus petit que le mien, le vôtre !

FRANK : C'est fini, oui ! (On sonne à la porte) Va ouvrir, ma chérie.

MARY : (elle s'éclaire) C'est lui ?

FRANK : C'est lui.

Florence entre.

William apparaît, un pansement sur la tête.

WILLIAM : Mary !

MARY : (radieuse) William !

Mary se précipite dans les bras de William. Longue étreinte passionnée sous l'œil un peu surpris des autres. Frank toussote pour attirer leur attention.

BOB : Mais c'est Mr. Muscle !

TERESA : Tais-toi !

FRANK : William !...

William aperçoit Bob. Il se rembrunit immédiatement.

WILLIAM : Vous ne m'avez pas dit que cet individu serait là, Monsieur Foster.

FRANK : Ecoutez-moi, William...

WILLIAM : Je ne veux plus me retrouver dans la même pièce que ce monsieur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous demanderai de me renvoyer au contentieux.

FRANK : Non, vous allez vous serrer la main parce que vous n'avez aucune raison de vous en vouloir, c'est moi qui ai fait une erreur.

WILLIAM : Comment ?

FRANK : J'ai imaginé une liaison entre Bob et votre femme, et c'est une absurdité; je vous demande mille fois pardon.

WILLIAM : Riri, mon riri.

FRANK : J'ai voulu voir un vaudeville là où il n'y avait que trois couples pleins de bons sentiments, je vous présente à tous mes excuses.

FLORENCE : Bravo, mon chéri !... Quelqu'un désire-t-il boire quelque chose ?

FRANK : Il n'y a pas de cocu dans cette pièce, n'est-ce pas, ma chérie ?

FLORENCE : (*surprise*) Heu ?... Heu...

FRANK : J'ai imaginé aussi que Teresa avait des ennuis conjugaux, mais je me suis trompé, n'est-ce pas, Teresa ?

TERESA : Euh... oui Frank.

FRANK : Il est impensable que Bob néglige une femme aussi adorable n'est-ce pas, Bob ?

BOB : Euh... oui, Frank.

FRANK : Eh bien, voilà une affaire classée. Excusez-moi encore et rentrez chez vous en toute tranquillité.

FLORENCE : (*gênée*) Euh... personne ne veut boire quelque chose ?

WILLIAM : Oh non, nous allons rentrer chez nous, Madame Foster... (*Il s'approche de Bob, la main tendue*) Excusez-moi, Bob, j'espère que je ne vous ai pas fait trop mal...

BOB : (*il serre la main de William*) Non, non ça va...

TERESA : Je suis désolée pour votre tête, William.

WILLIAM : Non, non, c'est moi qui suis navré, Teresa, j'ai été abusé et j'ai foncé sans réfléchir... Bon, en route Mary, merci Monsieur Foster, au revoir Madame Foster...

MARY : Une minute.

WILLIAM : Hein ?

MARY : Tu as fait des excuses à tout le monde, sauf à moi.

WILLIAM : Mais... pourquoi veux-tu que je te fasse des excuses, Mary, puisque je te dis que j'ai été abusé...

MARY : Tu as douté de moi, je veux des excuses.

WILLIAM : Mais enfin, c'est absurde voyons, puisque c'est Monsieur Foster qui m'a lancé sur une fausse piste !...

MARY : Tu me répètes toujours qu'il ne faut pas croire tout ce que les gens disent.

WILLIAM : C'est exact, c'est parfaitement exact, mais...

MARY : Alors pourquoi tu l'as cru, toi ?

WILLIAM : Ma chérie, je t'en prie, ne me fais pas une scène ici, je...

MARY : Je ne partirai pas d'ici avant que tu ne m'aies fait des excuses.

WILLIAM : *MARY, NE SOIS PAS BÊTE, SI IL TE PLAÎT...*

BOB : Eh bien, faites-lui des excuses, mon vieux, enfin !

WILLIAM : Mais je ne vous demande rien à vous, mon vieux !

TERESA : Allez, William, soyez gentil, puisqu'elle vous le demande !

WILLIAM : Teresa, je prierai de vous mêler de...

FLORENCE : Ne vous bloquez pas comme ça, William, faites des excuses à Mary et n'en parlons plus.

WILLIAM : Ah et bien... si c'est vous qui me le dites, Madame Foster, dans ce cas...

FRANK : Oui, allez-y, William !...

WILLIAM : Dans ce cas... (*à Mary, avec une visible répugnance*) Je te... je te demande... je te demande... d'ailleurs ça fait pas mal de temps que je voulais te demander, aussi je te demande... je te demande de ne pas trop m'en demander non plus.

MARY : Bon, ça me suffit William, viens...

WILLIAM : Non non j'ai pas fini ! Vous avez voulu que je m'excuse, eh bien, je vais m'excuser !... Je vais m'excuser mille fois, dix mille fois, cent mille fois ! Je vais présenter les excuses les plus plates.

MARY : Excuse-moi, William...

WILLIAM : Non, ne t'excuse pas ! Tu n'as pas à t'excuser, c'est moi qui m'excuse ! Je m'excuse de ne jamais m'excuser, je m'excuse pour tout... Je m'excuse de ne pas retirer mon chapeau dans l'ascenseur quand je monte avec toi... Je m'excuse...

BOB : Bon, eh bien ça suffit comme ça, mon vieux !

WILLIAM : (*il crie*) Non ! Excusez-moi mais vous vouliez que je m'excuse, eh bien, je m'excuse !

TERESA : On a compris maintenant... Ca va !

WILLIAM : Non non !... Il faut que je m'excuse jusqu'au bout. Je vais m'excuser toute la journée, et tout la soirée, et toute la semaine... Excusez moi Mary ! (*William la porte sur son épaule et se dirige vers la porte*) Et !... excusez-moi !

Il sort.

TERESA : Bon eh bien, on va s'en aller nous aussi, Frank...

FRANK : (*à Bob*) Je m'excuse à mon tour, je me mêle peut-être encore de ce qui ne me regarde pas, mais je n'apprécierais pas du tout que vous fassiez de la peine à Teresa...

TERESA : (*réapparue*) Bob !

Frank raccompagne Bob et Teresa à la porte.

FRANK : Au revoir, mes enfants, et passez un agréable dimanche.

Ils sortent.

Frank revient dans le salon et se laisse tomber dans un fauteuil.

FRANK : Eh bien, voilà une bonne chose de faite, non ?

FLORENCE : Qu'est-ce que tu préfères pour déjeuner, un bon filet ou une selle d'agneau ?

FRANK : De l'agneau, ma chérie... Tout est clair maintenant au moins, les malentendus sont dissipés. C'est agréable, non ?

FLORENCE : Très. Je vais te faire une bonne selle d'agneau avec des haricots verts, et on parlera d'autre chose, tu veux ?...

Elle se dirige vers la cuisine

FRANK : (*tout sur le même ton*) C'est ça, une bonne selle d'agneau avec haricots verts; à propos, qu'est-ce que tu as fait mercredi soir ?

FLORENCE : (*elle s'arrête*) Hein ?

FRANK : J'y pense tout à coup, c'est le dernier point qui n'a pas été éclairci... Qu'est-ce que tu as fait mercredi soir ?

FLORENCE : Oh, tu ne va pas recommencer à me harceler avec tes questions !...

FRANK : Bon... Eh bien, va préparer le déjeuner, ma chérie.

FLORENCE : (*inquiète*) Qu'est-ce que tu vas encore faire ?

FRANK : Rien... Je vais seulement convoquer les Phillips et les Featherstone pour le thé.

FLORENCE : Quoi ?

FRANK : Tu as remarqué comme la vérité avance à grands pas quand ils viennent chez nous ?...

FLORENCE : (*abattue, après un petit temps*) Bon, Frank, j'ai fait une bêtise.

FRANK : Oui.

FLORENCE : J'ai rencontré un homme et... mais il ne t'arrive pas à la cheville, mon chéri, et je ne le reverrai jamais, je te le jure. (*Frank ne dit rien. Florence revient vers lui.*) Tu crois que... tu me pardonneras ?

FRANK : Oui.

FLORENCE : (*elle l'embrasse*) Tu m'as rendue folle pendant trois jours. Mon père m'a raconté qu'ami à lui... Un vieil officier de l'armée des Indes... Il a passé toute une vie à essayer de faire avouer à sa femme qu'elle l'avait trompé. Toi, il t'a fallu trois jours... tu ne voulais pas seulement que j'avoue, mais que je le regrette... Tu sais ce qu'on va faire, mon amour ? On va fêter notre anniversaire de mariage ce soir !... J'irai acheter du champagne et je mettrai ce parfum que tu m'as offert, on roulera sous la table, tu veux ?...

FRANK : Oui...

FLORENCE : Je vais m'occuper de tout, mon amour...

Elle repart vers la cuisine.

FRANK : Dis-moi...

FLORENCE : (*elle s'arrête*) Oui ?

FRANK : Le monsieur... qui est-ce ?

FLORENCE : Quelle importance, mon chéri ! Je te jure qu'il n'en vaut pas la peine...

FRANK : Eh bien, dis-moi son nom.

FLORENCE : Non... Je t'en prie, Frank...

FRANK : Je sais qui c'est.

FLORENCE : Je sais que tu sais... Alors, n'insiste pas... Je... J'ai compris... Atout de suite, mon chéri...

Elle sort.

Teresa et Bob entrent.

TERESA : C'est bien ce que je dis. Je suis sûre qu'il se doute de quelque chose...

BOB : Mais non, et puis il ne voudra jamais admettre que sa femme ait pu...

TERESA : ... et j'ai peur de ses réactions. Il est adorable, mais...

BOB : Mais ne t'inquiète pas ma chérie... *(il se dirige vers la cuisine)* Repose-toi, je vais m'occuper du déjeuner.

Frank se lève et s'approche du téléphone.

TERESA : Comment ?

BOB : Je vais te servir aujourd'hui. J'ai décidé d'être un mari en or.

Il sort.

TERESA : Eh bien !...

FRANK : *(il compose un numéro)* Et maintenant, à nous deux, mon petit vieux !

Le téléphone de Teresa sonne.
Teresa décroche.

FRANK : Allô ?

TERESA : Oui... oui.

FRANK : Teresa, passez-moi Bob, je vous prie.

TERESA : Frank ?

FRANK : Oui, passez-moi Bob.

TERESA : Ah... je m'y attendais, Frank.

FRANK : Il n'est pas là ?

TERESA : Si. Ecoutez, Frank, je me demande si c'est ce qu'il y a de mieux à faire...

FRANK : Comment ?

TERESA : Si j'étais dans votre situation, et je suis dans votre situation... je crois que je chercherais, comment dire ?... un moyen plus agréable de... de me dédommager...

FRANK : Ah oui ?

TERESA : Je me dirais : "Je suis un homme intelligent, bien élevé, séduisant..."

Bob entre avec le tablier de Teresa.
Florence entre de l'autre côté.

TERESA : *(au téléphone)* Une femme d'une trentaine d'années, pas très adroite mais... très spontanée... pas très intelligente mais,...

FRANK : Très instinctive...

TERESA : Ce ne doit pas être difficile à trouver ?

Teresa fait signe à Bob que ça ne le concerne pas.

FRANK : Non, je ne pense pas, non.

TERESA : Voulez-vous que nous cherchions ensemble, un de ces jours ?

FRANK : Euh... oui, ça me paraît une bonne idée...

TERESA : Appelez-moi un peu plus tard, nous aurons eu le temps d'y réfléchir et... nous arriverons peut-être aux mêmes conclusions...

FRANK : Pourquoi pas ?

TERESA : Mais pas tout de suite, tout de suite.

FRANK : Non, ce n'est pas urgent.

TERESA : Peut-être un jour.

FRANK : Un jour, il est permis de rêver.

BOB : Qui était-ce ?

TERESA : *(satisfaite)* La météo.

FLORENCE : Qui était-ce ?

FRANK : L'horloge parlante.

NOIR

RIDEAU

FIN DU QUATRIEME TABLEAU

THE END